



EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

NOS BONS DE SOUTIEN

Les anciens de l'Amicale sont au courant du fonctionnement et de la répartition de nos Bons de Soutien. Mais il y a eu Lourdes 1979 et de nombreux camarades sont venus grossir les rangs de notre Amicale VB-XABC. C'est donc pour ceux-là et pour nos nouveaux adhérents que nous allons définir les raisons de la création de ces Bons de Soutien et leur but.

Pour alimenter notre Caisse de Secours nous avons créé les Bons de Soutien. Ils viennent en supplément de la cotisation annuelle qui, elle, sert au fonctionnement administratif de notre Amicale et à l'abonnement au journal « Le Lien ». Cette cotisation a été fixée au prix minimum de Vingt Francs. Malgré l'augmentation continue du coût de la vie nous avons maintenu ce prix vraiment anodin, sans vous fixer de maximum, en vous demandant de régler votre cotisation selon vos moyens et selon votre cœur.

Ces Bons de Soutien sont adressés à nos adhérents par carnets de dix bons de un franc cinquante soit le carnet : 1,50 F x 10 = 15 F.

Mais nous vous signalons que ces Bons de Soutien ne sont pas obligatoires. Vous pouvez les refuser.

C'est votre droit et nous ne vous ferons aucun reproche. Mais songez que, grâce à votre appui financier, une femme dans la peine, car elle n'a plus son compagnon, retrouve la joie de vivre et la raison d'espérer, grâce à cet esprit P.G. qui est toujours aussi vivace, aussi remarquable.

Pensez, chers amis, qu'un bon de soutien c'est un rayon de soleil dans une vie, et c'est, pour certains, si peu de chose pour leur budget.

Bien entendu, afin que votre acte d'entraide ne soit pas un geste tout à fait gratuit, une centaine de cadeaux seront distribués, par tirage au sort, entre les acheteurs de bons de soutien.

Ces bons de soutien (un carnet par adhérent) sont adressés aux membres de l'Amicale au début du mois de décembre avec la lettre des vœux de l'Amicale pour la nouvelle année.

Vous ne devez donc régler votre cotisation et les bons de soutien qu'après réception de cette lettre-circulaire.

Afin de faciliter le travail de notre trésorerie nous vous réclamons le règlement de la somme portée sur la lettre-circulaire, avant la fin de l'année en cours. Ce n'est pas une obligation, non certes,

mais vous serez débarrassés ainsi d'un devoir qu'en tant qu'amicaliste vous devez accomplir tôt ou tard (vaut mieux tôt !) et notre trésorerie s'en trouvera allégée. Nous pourrions ainsi, libérés de tout souci financier établir un programme judicieusement réparti sur l'année 1981.

Il ne faut pas oublier que depuis notre libération nous avons perdu plus de six cents de nos camarades VB-XABC et que nous adressons, gratuitement, notre journal « Le Lien » aux veuves de nos camarades disparus, grâce à la vente de nos bons de soutien.

Ceux de nos camarades qui ne veulent pas recevoir de bons de soutien sont priés de nous le faire savoir afin de faciliter notre tâche. Il ne faut pas avoir honte de nous le dire ; nous sommes très compréhensifs. Faites le donc très rapidement. Avant l'envoi de la lettre-circulaire qui doit être effectué dans la première dizaine de décembre 1980.

Et si, par exception, il faut tout prévoir, vous ne recevez pas de lettre-circulaire concernant votre cotisation 1981, faites comme si cette lettre vous était parvenue et réglez avant le 31 décembre 1980 ce qui vous aurait été demandé (20 F ou 35 F, ou plus si vous le pouvez) nous vous en remercions à l'avance.

La retraite des A.C.P.G. dépasse maintenant les 1.000 francs par an. Cela doit quand même vous aider dans votre générosité.

H. PERRON.

A NOS MORTS Un Pèlerinage pas comme les autres

En juillet dernier, sous la houlette de notre ami DUCLOUX, une centaine de nos camarades accomplirent un pèlerinage au cimetière de Sandbostel où reposent nos camarades qui ne purent résister à la captivité.

A mon grand regret, je ne fus pas du voyage qui est le troisième. Nous devons nous rappeler que le premier pèlerinage fut organisé par nos camarades Anciens Combattants des classes 1914-1919 qui furent libérés en août 1941. Ils ne voulurent pas retourner dans leurs foyers sans avoir adressé un dernier adieu à ceux de leurs camarades de captivité qui ne vont plus revoir la Patrie.

Le 5 juillet 1941, sous un ciel nuageux comme voilé pour la circonstance, une charrette emporta une vingtaine de camarades, gradés et soldats, une délégation d'Anciens Combattants de 14-18 du stalag XB, pour un pieux pèlerinage sur les tombes de nos camarades décédés en exil.

Notre camarade Marcel MARCHAL avait obtenu de la Kommandanture l'autorisation d'organiser cette manifestation. Ou'es-tu devenu Marcel ?

La route serpente entre prés et champs. Après trente minutes de parcours, ils arrivent au cimetière où reposent nos amis. Le cimetière s'adosse à un petit bois et nous fait une impression de calme, le silence de ces lieux entourés de verdure n'est troublé que par le chant des oiseaux.

Sous la conduite de R. LE ROUX, homme de confiance, lui aussi libérable, la délégation visite les tombes fraîchement fleuries par leurs soins. En la mémoire des défunts, une stèle sera élevée au milieu du rectangle

que forme le cimetière et à l'endroit que la délégation fixe d'ores et déjà, c'est à cette place qu'une couronne de branches de sapin et de laurier est déposée. L'homme de confiance R. LE ROUX prononce une courte et émouvante allocution : « Mes chers camarades, un pénible destin veut que depuis un an nous connaissions l'épreuve de la captivité, conséquence d'une guerre désastreuse, criminellement engagée. Cette épreuve, vous ne deviez pas la surmonter et vous en êtes allés loin des vôtres, privés du réconfort des chères présences de votre femme, de vos enfants, de votre mère. Mais vous n'êtes pas abandonnés, puisque avant de regagner leur Patrie, vos vieux camarades de 14-18 se sont fait un devoir de venir saluer ce coin de terre Allemande où vous reposez, vous apportant ainsi le témoignage de leur affection et de leur fidèle souvenir.

Puisse ce souvenir aviver chez chacun le désir sincère d'œuvrer pour une France meilleure, dans une Europe enfin pacifiée ».

Ainsi, par un geste tout spontané, les Anciens Combattants de 14-18 ont tenu à honorer la mémoire de leurs camarades de captivité et à les assurer de leur fidèle souvenir.

En ce mois de juillet 1980, chers amis qui avez participé à ce pèlerinage, vous avez apporté la preuve que les Prisonniers de Guerre n'ont pas la mémoire courte. Ces journées, soyez persuadés chers amis, ont été pour moi un vrai calvaire de n'avoir pu être des vôtres.

Henri STORCK.
Sandbostel - Mle 41998.

Délégation U.N.A.C. - Alpes Maritimes

Nous vous attendons avec notre président national Marcel SIMONNEAU, le jeudi 23 octobre à 11 h 30, au Restaurant « Les Palmiers », 1, avenue des Palmiers à Nice (Vallon des Fleurs - terminus autobus 2 A). Prix du repas 80 F.

Tous nos camarades amicalistes y sont cordialement invités avec leur famille.

Les épouses de nos camarades décédés seront les bienvenues. Que celles qui ont des difficultés de déplacement veuillent bien prendre contact avec GOSSE, des camarades se chargeront du transport.

Inscription avant le 10 octobre auprès de Raymond GOSSE, Villa Mandalahy, Route de Draguignan, Le Tignet 06530 Peymeinade. Tél. (93) 66.05.78.

Cette journée de fraternelle amitié concerne non seulement les camarades des Alpes-Maritimes mais aussi tous ceux de tous les départements en particulier les « limitrophes ».

Retrouvons-nous nombreux à Nice le 23 octobre dans l'ambiance qui nous est familière : chaude et joyeuse.

78 LES YVELINES. — Paul GODARD, St. III, 36, rue de la Paroisse, 78000 Versailles. Tél. : 950-47173.

79 DEUX-SEVRES. — Roger EMERIT, St. VI, 50, boulevard Main, 79000 Niort.

80 SOMME. — François DECLERCO, St. XVIII, 165, rue Charles-Dubois, 80000 Amiens.

82 TARN-ET-GARONNE. — Lucien FRIBOULET, St. VI, Quatre-Vents, 82130 Saint-Maurice-Lafrançaise.

83 VAR. — R. BARELLI, St. X, P.-G.-sur-Mer, La Bergerie, La Capte, 83400 Hyères.

84 VAUCLUSE. — A. COURVEILLE, St. III, villa Mirador, Crillon-le-Brave, 84410 Bédouin. Tél. (90) 65-61-38.

85 VENDEE. — Clément GUINEAUDEAU, St. I A - I B, 29, rue du Maréchal-Ney, 85000 La Roche-sur-Yon.

86 VIENNE. — Abbé Pierre MOREAU, St. II B, curé de La Roche-Posay 86270.

88 VOSGES. — Voir Meurthe-et-Moselle Robert DEVILLE.

92 HAUTS-DE-SEINE. — Guy TABUTEAU, St. XIII, 14, rue Beaurepaire, 92700 Colombes.

93 SEINE-SAINT-DENIS. — Robert MARTER, St. III.

94 VAL-DE-MARNE. — Joseph LANGEVIN, St. V B, X A, B, C, D.

Pour les deux délégués des départements 93 et 94, correspondance à adresser, 46, rue de Londres, 75008 Paris (U.N.A.C.).
Tous ces délégués sont à la disposition des amicalistes et des représentants des Amicales nationales pour leur département respectif.

LISTE DES DELEGUES DEPARTEMENTAUX DE L'U.N.A.C. (suite)

52 HAUTE-MARNE. — C. RICHARD, St. VII, 52800 Thivet.

54 MEURTHE-ET-MOSELLE. — Robert DEVILLE, St. III, avenue de la Gare, 54330 Verzelise. Téléphone : (28) 26-92-72.

57 MOSELLE. — Raymond ANTOINE, St. VI, résidence Paul-Claudiel, 6, rue René-Bazin, 57000 Metz.

59 NORD. — Jacques de BARALLE, St. III, 20, avenue des Acacias, 59700 Marcq-en-Barœul. Téléphone : (20) 72-11-57.

63 PUY-DE-DOME. — Olivier COURBE, St. I A - I B, 13 bis, avenue Massenet, 63400 Chamalières.

65 HAUTES-PYRENEES. — Jean LASSALLE, St. III, 37, rue Alsace-Lorraine, 65000 Tarbes. Tél. : (62) 93-41-24.

66 PYRENEES-ORIENTALES. — Jean DOMINGO, St. IV C, 28, rue Dagobert, 66000 Perpignan. Tél. : (93) 34-68-66.

67 BAS-RHIN. — 68 HAUT-RHIN. — Charles WENGER, St. V B, X ABCD, « Le Berkenfeld », 1, rue de la Gare, 67140 Barr. Tél. : (88) 08-20-00.

69 RHONE. — L. PAGAY, St. VIII, Groupement lyonnais des Amicales de camps, 9, rue de l'Arbre-Sec, 69001 Lyon. Tél. : (78) 28-17-39.

70 HAUTE-SAONE. — Maurice MOLLE, St. XVII A, Grande Rue, 70640 Mailley.

71 SAONE-ET-LOIRE. — Paul DUCLOUX, place de la Mairie, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

72 SARTHE. — P. JOUIN, St. III, 24, rue Mazagran, 72000 Le Mans. Tél. : (43) 84-43-41.

73 et 74 SAVOIE, HAUTE-SAVOIE. — Albert AURY, St. III, 7, avenue des Romains, 74000 Annecy.

76 SEINE-MARITIME. — F. DELAERE, St. XVII, 14, rue de la Roseraie, 76620 Le Havre.

3^e VOYAGE-PELERINAGE A SANDBOSTEL... (suite)

La terminaison de mon long compte rendu paru dans le dernier numéro du « Lien » annonçait la parution d'un article inséré dans un grand quotidien de l'Allemagne du Nord.

Fidèle à ma promesse je reproduis ci-dessous l'intégralité de cet article.

« Le but du voyage en Allemagne de 142 français... (Pourquoi cette majoration de 6 ? je n'en sais rien...) fut hier matin la visite du cimetière militaire et du camp de Sandbostel, accompagnée d'un office religieux dans la chapelle du camp. En dernier lieu la commune offrit un vin d'honneur dans la « Waldhalle » (nom de la salle communale) ».

« La plupart des visiteurs français étaient d'anciens occupants du camp de Sandbostel ou d'autres camps de cette région de l'Allemagne du Nord. Ces 142 français venaient de 40 départements et entreprirent ce voyage dans le passé — mais sans rancune — on pouvait le remarquer facilement ».

« Ce voyage en Allemagne avec 3 bus, les a conduits de Fribourg, Cologne, Brême à Sandbostel pour continuer sur Hambourg, Lubeck, Hanovre et Ulm avant de rentrer au pays ».

« Les retrouvailles de Sandbostel étaient le but principal du voyage, comme nous l'ont avoué plu-

sieurs participants. Ils se montrèrent très satisfaits des soins apportés au cimetière, qui est depuis quelques temps directement entretenu par la commune et vraiment bien soigné ».

« Ce groupe de français fut reçu par l'adjoint au Maire M. Joachim BEHNKEN (Claus BLANK est en cure) et d'autres représentants de la commune (Deilev SCHRODER) et une couronne fut déposée au cimetière militaire. Enfin M. Joachim BEHNKEN donna quelques explications sur ce lieu du souvenir et corrigea quelques idées fausses ».

« Puis le groupe repartit en bus pour Heinrichsdorf, à l'emplacement du camp et à la chapelle. Selon les impressions de nombreux français, tout a bien changé et beaucoup n'ont rien reconnu, pas étonnant, après 35 ans, depuis la fin de la guerre. Dans la chapelle un prêtre catholique a dit une messe avec communion. Ce fut une heure émouvante ».

« La fin de cette visite des français fut couronnée par un petit accueil dans le Waldhalle, où le schnaps plut particulièrement aux visiteurs. L'adjoint au maire, M. Joachim BEHNKEN, dans un court discours, insista sur les bons contacts de Sandbostel avec la France, grâce au jumelage avec le village de Danisy (département de l'Aisne). M. BEHNKEN promit la bonne conservation de la paix et spontanément les français entonnèrent le chant : « Plus jamais de guerre ». En remerciement pour son bon accueil M. BEHNKEN reçut l'insigne de l'union des anciens prisonniers français ».

Après ces lignes qui retracent si bien cette émouvante visite, qui font état de la belle réception

je n'ajouterai rien... sauf, la présence de mon ami PLANCHER qui m'a permis de... « sauver la face ». Grâce à lui, j'ai pu offrir un petit souvenir à ce brave et sympathique adjoint au maire de Sandbostel ; ce petit fanion a certainement été bien accueilli. Tant mieux. Il est à signaler qu'au départ je ne savais pas si une réception était prévue à la salle communale.

Tout a donc été parfait.

Paul DUCLOUX,
24.593 X.B.

ASSEMBLEE GENERALE : 29 MARS 1981

Lors de la réunion du Comité Directeur de l'Amicale le jeudi 4 septembre 1980, la date de l'Assemblée Générale 1981 a été fixée au **Dimanche 29 mars 1981 à Paris**, dans les salons de La Chesnaie du Roy, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies).

Retenez donc cette date pour participer à notre grand rassemblement annuel :

DIMANCHE 29 MARS 1981

En Pèlerinage dans le Scheswig-Holstein

Depuis mon retour de captivité en mai 1945, j'avais toujours rêvé de revenir là où j'étais resté pendant cinq années, c'est-à-dire dans les kommandos de Wilster et de Hochfeld dans la Scheswig-Holstein.

Ce rêve se réalisa en 1971, 26 ans après.

A cette époque j'avais un beau-frère qui habitait la région de Thionville et qui venait d'acquérir une voiture neuve. Profitant de cette occasion, je lui rendis visite, et il se proposa de me conduire en Allemagne.

Je prévenais donc mon ancien patron, et nous voilà partis vers la Gros-Deutschland.

Passant la frontière par le Luxembourg, un matin du mois d'août, nous empruntions presque aussitôt l'autoroute qui devait nous conduire à Hambourg par Cologne, Dortmund et Brême. De larges autoroutes à quatre voies construites en béton, de grands panneaux indicateurs mesurant au moins un mètre de hauteur (je pense ici aux minuscules panneaux que nous avons sur les routes secondaires en France). D'autres panneaux tous les cinq kilomètres indiquant une aire de repos. Là, des tables, des bancs, une poubelle, des W.C. qu'abritent un bouquet d'arbres. Tout le long de l'autoroute des bandes métalliques de protection, et, à gauche, l'interminable haie d'arbustes dominant une pelouse bien entretenue. Nous trouvions également des stations-service avec restaurant et magasins où l'on trouvait l'essentiel pour un voyage. Nous nous arrêtâmes d'ailleurs dans l'un de ces restaurants dont la cuisine française nous fut proposée.

Nous arrivâmes à Hambourg, en début d'après-midi. Mes yeux n'en revenaient pas ! Moi qui avais traversé cette ville, en mai 1945, au milieu des décombres, deux ou trois clochers, des cheminées et quelques pans de murs dominant des tas de briques et de béton disloqué, je retrouvais une ville bâtie à neuf dans un style parfait. Nous fîmes quelques achats : à cette époque l'on trouvait en Allemagne des articles bon marché.

Nous visitâmes ensuite le port, cet immense port qui avait été anéanti par les bombardements et qui était à nouveau très prospère. Nous croisions une foule de dockers qui partaient et revenaient du travail avec une tenue impeccable et la casquette du pays, serrant sous leurs bras la traditionnelle serviette contenant le casse-croûte et la bouteille de bière.

A perte de vue les chantiers navals et sur l'eau calme du port de gros navires.

Nous fîmes également une visite-éclair à Saint-Pauli, tout près du port, quartier chaud de Hambourg. Là, de grosses nanas nous faisaient de l'œil derrière les fenêtres, certaines même s'aventuraient, presque nues sur les trottoirs, mais les policiers les invitaient aussitôt à rentrer ; le reste des immeubles était des Sex-Schop.

De Saint-Pauli nous reprenions la route pour Wilster, lieu de mon premier kommando.

En longeant l'estuaire de l'Elbe nous apercevions sur notre droite de beaux châteaux et de belles résidences cachés derrière de grands arbres. Ces habitations je le sus plus tard, appartenaient à des P.D.G. internationaux qui avaient des intérêts dans les constructions navales du port ; pour cette raison ces résidences n'avaient pas été bombardées.

Nous arrivâmes à Wilster dans la soirée. A part l'église protestante, tout avait changé. Il était impossible de reconnaître quoi que ce soit ! De belles maisons et magasins remplaçaient le kommando.

Nous trouvâmes un hôtel-restaurant pour dîner et coucher : un repas très léger avec ces éternelles patates. Un repas de noces avait lieu au même moment, et, en

sortant nous trouvions sur le trottoir des dizaines de plats, d'assiettes, de bouteilles et de verres que les invités, selon la mode du pays, avaient cassés en entrant.

La patronne nous accompagnait à nos chambres, à 200 mètres du restaurant, en nous disant que nous étions les premiers à coucher dans ces lits. En effet, un bâtiment tout neuf, tout près de la gare, s'offrait à nos yeux. Très fatigués nous dormîmes jusqu'à une heure très tardive de la matinée, malgré qu'il y eut, dans ces lits, qu'un drap et une couverture (C'est la coutume de l'Allemagne du Nord). Après le petit-déjeuner nous prenions la route pour Hochfeld à 4 km de Wilster, Hochfeld, là où j'avais travaillé trois années chez les Wollmert.

Je reconnus facilement le village. Une première halte au kommando, une porcherie aménagée, louée ou réquisitionnée pour loger 25 prisonniers français en 1940.

Les barbelés avaient été enlevés et la porcherie était vide, certainement parce qu'elle n'était pas assez moderne.

J'aperçus la propriétaire, Mme Himlich, devant sa porte. Je me présentai : elle me reconnut et fondit en larmes en m'embrassant ; elle me dit qu'Hitler avait été un fou, et la plupart du peuple allemand avec. Mon cœur se serra et je faillis pleurer (Pendant la guerre les Humlich passaient à nos yeux pour des sympathisants communistes ainsi que l'épicier, le cordonnier, un agent du réseau électrique et deux paysans). Nous causâmes dix minutes... et nous voici chez les Vollmert, mes anciens patrons.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

Leur grande maison, recouverte de chaume, n'avait pas changé.

Là, le fils Gunter nous recevait (celui-ci avait 15 ans quand je quittai la ferme en 1945). Il me présenta sa femme, Inge, et ses trois enfants, et m'expliqua que son père, prisonnier des américains, lui avait cédé la propriété dès son mariage et qu'il travaillait maintenant à Hambourg au P.M.U. et que sa mère, mon ancienne patronne, était décédée en 1950.

Gunter nous fit visiter sa porcherie et son troupeau de bovins qui avait triplé, vu qu'il avait acheté la propriété du voisin dont les fils n'étaient pas revenus de la campagne de Russie. Après la visite de la propriété, Gunter me demanda si je tenais à revoir ma sentinelle qui s'appelait Koln, je lui répondis affirmativement. Nous revînmes à Wilster où Koln, ayant eu sa maison détruite à Lubeck, avait acheté un bar.

Arrivant dans le bar, Gunter me présenta à la femme de Koln (une grosse nordique). Après m'avoir reconnu

elle m'étreignit fortement les mains et m'expliqua que son mari n'avait pu se lever à la suite d'une cuite qu'il avait prise la veille. (Cela lui arrivait souvent du temps où il nous gardait). « Je m'en vais le chercher », me dit-elle. Et au bout de dix minutes je l'aperçois, en pyjama, tout débraillé. Il me reconnut aussitôt et hurla : « long, long, long ! » Je lui rappelai qu'il m'avait fait faire du plat-ventre pendant une demi-heure parce que je l'avais salué avec la main gauche et que lorsque le Bordelais Capdefer, l'avait désarmé, le matin de l'armistice, il nous avait menacé de son arme pour nous faire travailler. Je lui appris aussi notre cachette à victuailles, petite cave creusée sous le ciment de la porcherie, et les barreaux descellés à l'une des fenêtres du kommando ce qui nous permettait de sortir la nuit, à tour de rôle, pour échanger quelques plaques de chocolat ou autre chose. Il me regardait ahuri et me répondit : « Français, gross filou ! » Il nous remplit les verres d'une mixture d'apéritif et en buvant on se souhaitait mutuellement bonne santé. Et après un « Winder sen » retentissant nous reprenions le chemin de la ferme.

Inge nous attendait dans la salle à manger. Une salle à manger ultra moderne, avec une moquette tellement épaisse qu'on ne se sentait pas marcher. Sur la table, recouverte d'une nappe éclatante de blancheur, un grand plat de kartoffeln encore fumantes et à côté un bol de sauce. Des assiettes fleuries entouraient la table, la minuscule fourchette, pas de couteau, rien pour boire, (cela réveillait mes souvenirs).

Nous nous mîmes à table et, après avoir mangé quelques patates, Inge nous apporta un plat de viande : deux petits canards sauvages, gros comme des pigeons et un tout petit chou préparé avec une sauce Béchamel... et nous étions huit à table ! Il y en avait tout juste pour quatre en France !

Le repas dura vingt minutes. Voyant mon beau-frère embarrassé, j'allai chercher une bouteille de vin qui restait dans la voiture et tout le monde y goûta, surtout les Wollmert. En un instant la bouteille fut vide, et je vis le visage de nos hôtes s'empourprer et s'illuminer.

Gunter et son épouse nous emmenèrent ensuite visiter une grande usine à peine terminée, et les grandes écluses et les stations de pompes situées sur la digue de l'Elbe et du grand canal qui relie ce fleuve à la Mer du Nord.

Nous nous quittâmes dans la soirée, les Wollmert paraissaient ravis.

Reprenant la route vers le Danemark nous passions la frontière et nous prenions le repas du soir dans une petite ville danoise. Ici impossible de se faire comprendre, tant au restaurant qu'à l'hôtel. Après avoir très bien passé la nuit, nous nous dirigeâmes vers le Nord, et nous passions avec notre voiture sur un bateau qui nous amenait à l'île de Flyn.

D'immenses plages s'étendaient à perte de vue, mais pas âme qui vive. Des fortifications allemandes étaient encore intactes. Un peu en retrait des maisonnettes de pêcheurs toutes peintes en rouge (Celles-ci étaient louées pendant l'été aux allemands). Nous avions l'impression que ce pays était une colonie allemande.

Pas d'autoroute au Danemark, routes non balisées, une cuisine déplorable, un mauvais accueil aux touristes.

Nous revenions le lendemain par Hambourg et la Hollande, vers Thionville.

Ce fut l'un de mes plus beaux voyages.

Fernand FOURNEX,
Stalag X.A.

P. S. : J'aimerais revoir, ou avoir des relations avec mes anciens camarades des kommandos de Wilster et de Hochfeld.

Fernand FOURNEX, Sadeillan 32170 Miélan.

Séjour des déportés de Neuengame à Sandbostel

Suite à l'article de Henri STORCK sur le séjour des déportés de Neuengame à Sandbostel, lire dans « Les Médecins de l'impossible » de Christian Bernadac le chapitre Sandbostel.

Quant à moi, parmi ces déportés, j'y avais un copain du Stalag II A, évadé, puis résistant et repris par la Gestapo. Il s'appelait VOISIN, il avait une usine de carton à Bourgoin (Isère), il est mort du typhus quelques jours après l'arrivée des Anglais.

En février 1945, au Lazarett de Sandbostel, stalag X B, « la R.A.F. a fait une erreur. Les Anglais ont bombardé l'Offlag X. Il y aurait 100 morts... et combien de blessés... » C'est à la suite de ces paroles

que le colonel KAMENKOVIC m'envoie accueillir les blessés. Le premier qui nous arrive a la tête recouverte d'un énorme pansement. « Il est bien touché celui-là... Celui-là arbore 5 galons... et l'écusson du 106° R.I.

« Mon colonel, lui dis-je, si je ne me trompe, il n'y a qu'un colonel par régiment. Ne seriez-vous pas le Colonel TARDU?... Je suis le sergent FAGOT, de votre 5° Compagnie ; à mon tour de vous commander, car vous allez être « mon malade ».

Jusqu'au début de mai 1945, j'aurai donc à soigner ce « chef » dont le cuir chevelu avait littéralement éclaté sous le poids d'une poutre de la bara-

que bombardée. Nos soins ne suffirent pas à guérir complètement le général TARDU, puisqu'il m'écrivait l'an dernier qu'il souffrait encore de la tête.

Permettez-moi une question, mon général : « En 1940, à Lille, vous restiez dans les rues, sous la mitraille et les obus. Pour le moral de la troupe, on pouvait le comprendre ; mais fin avril 1945, à l'arrivée des obus anglais et des mortiers allemands dans mon hôpital, que faisiez-vous dehors ? En aviez-vous reçu la consigne de votre chef l'infirmier ? Des français, voire des étrangers, me le demandent encore...

André FAGOT,

sergent 5° Cie du 106° R.I.

Infirmier à Sandbostel.

Prêtre à Magenta 51200 Epernay.

ILE WALDHO

Le Waldho, diminutif de Waldhotel (Hôtel de la Forêt) reste le seul vestige imposant du stalag V B à Villingen. En effet tous les endroits de notre captivité ont disparu un à un et, seul, le Waldho est demeuré debout bravant le temps, le vent et les tempêtes.

Ce n'est pas qu'il soit bien solide notre Waldho, oh ! non ; bâti de brique et de broc, avec ses deux petits clochets, il lance un éternel défi aux éléments déchaînés. Il plie, mais ne rompt pas ! Pendant les terribles bombardements de Stuttgart, ville située à 100 kms au nord de Villingen, à chaque explosion au sol, le bâtiment tremblait de toute sa carcasse. Les prisonniers réfugiés au sous-sol avaient l'impression que les avions alliés bombardaient la ville de Villingen située à 1 kilomètre 500, et que le bâtiment allait fondre sur eux !

Bâti sur une colline, dominant la voie ferrée qui relie Villingen à Furtwangen, situé dans un site merveilleux entre Villingen et Schwenningen, près de la gare de Kernach, il fait face : au nord aux épais fourrés de la Forêt Noire qui viennent mourir contre ses murs et au sud, à la vallée de la Brigach qui arrose Villingen et va se jeter dans le Danube à Donaueschingen à 10 km de là. La frontière Suisse n'est qu'à 30 km et la route fédérale Villingen à Schaffhausen a servi de point de repère à de nombreux évadés. La boucle de Schaffhausen (Schaffhouse) était le pôle attractif de tous les candidats à l'évasion.

Avant-guerre le Waldho était un hôtel de cure dont les clients pratiquaient la « Kneipp-Kurort ». Villingen était en effet une station balnéaire et climatique « Kneipp ». Le Waldho était équipé comme la méthode « Kneipp » l'exige c'est-à-dire : piscine au sous-sol, bains chauds et froids, jets, bains de vapeur, compresses chaudes ou froides, massages ; tout cela sous la direction de médecins versés dans la méthode « Kneipp ». La spécialité du Waldho : les maladies rhumatismales.

L'hôtel a été réquisitionné au début de la guerre 1939-1940 pour servir d'hôpital pour les prisonniers de guerre polonais et son gérant mobilisé sur place faisait les fonctions de magasinier et veillait scrupuleusement à l'entretien du matériel. Tous les pensionnaires du Waldho ont connu le magasinier WOLFARTH avec son petit chapeau tyrolien à blaireau, ses culottes courtes et son panier à clefs.

Le Waldho est composé de trois bâtiments principaux. Les annexes ont servi plus tard à la réception et au logement des prisonniers russes malades. Le premier bâtiment, sur la gauche en arrivant de Villingen était réservé aux services administratifs allemands, à la Rotgen-Arbeitung, et au fameux Magazin Wolfarth qui occupait tout le troisième étage. Le médecin-chef Allemand Wintermantel y avait son bureau. Par la suite, Wintermantel fut nommé à Fribourg et remplacé par le médecin-chef Peter.

Au début de notre captivité, pour aller du premier bâtiment au deuxième, il fallait montrer patte blanche à la sentinelle postée devant la porte qui ouvrait dans l'enceinte de barbelés qui ceinturait tout le reste des bâtiments. Passé ce contrôle vous vous trouviez devant un petit bâtiment curieusement construit en bois et en briques, dont les trois étages étaient ceinturés de balcons, très apprê-

ciés par les prisonniers. Ici se trouvaient : au rez-de-chaussée, la pharmacie, les services de chirurgie et de dentisterie ; le reste du bâtiment était occupé par les malades du service chirurgical et les infirmiers. Le troisième numéro de l'ensemble était de loin le plus important. C'était, avant 1939, le Grand-Hôtel de luxe : le quatre-étoiles de l'ensemble les deux autres bâtiments logeant la clientèle de moindre importance, le tout-venant. Les hasards de la guerre en firent le bâtiment principal d'un ensemble hospitalier. On y logea les services de l'hôpital : cuisine, cantine, salle des rapports journaliers transformée le dimanche matin en chapelle. C'était le domaine de la Médecine. Les malades occupaient les grandes salles du rez-de-chaussée et le premier étage. Au deuxième logeaient les infirmiers et le service de l'Infektion. Au troisième se trouvaient les chambres des docteurs et leur popote.



Le groupe artistique du Waldho en 1942.

Jouxtant la construction principale, un jardin d'hiver fut, grâce à l'ingéniosité des prisonniers, transformé en une magnifique salle de théâtre pouvant contenir une centaine de personnes. Dans cette salle furent interprétées des pièces de qualité par une troupe remarquable d'homogénéité et de talent.

Tel est encore le Waldho, moins ses occupants de 1939-1945 bien entendu. De ces derniers parlons un peu. Les premiers occupants furent les prisonniers polonais de la Guerre de Pologne en septembre 1939. Le Médecin-chef de l'époque était le Major Polonais, le commandant Rieglinski, assisté des lieutenants Bulski et Poniatowski. Les deux premiers blessés de guerre Français, arrivés au Waldho le 9 juillet 1940, furent le limougeaud Rousseau et votre serviteur.

Le Waldho devint très vite cosmopolite. C'était une vraie Tour de Babel. On y rencontrait des Polonais, des Français, des Belges, des Anglais, des Yougoslaves, des Serbes, des Russes, des Italiens selon les vicissitudes de la guerre, et bien entendu des Allemands, car sans eux la fête n'aurait pas été réussie. Il y eut même des femmes. Cinq ambulancières anglaises capturées à Dunkerque et qui

avaient, suprême attention de la galanterie germanique, un gardien très gentleman-rider attaché à leur service ! Elles logeaient dans une chambre donnant sur la terrasse, au-dessus du jardin d'hiver. La terrasse était leur seul terrain de promenade car on ne les mélangeait pas avec les P.G. Elles avaient droit à quelques sorties dans la forêt par semaine, accompagnées par leur cavalier servant, l'infirmier Otto qui parlait anglais. Quand elles partaient c'était l'attraction pour les P.G. Elles défilaient dans une double haie de spectateurs P.G. attirés par leur sex-appeal et dont les yeux brillants attestaient la qualité du spectacle qui leur était offert gratuitement. Le soir, les cinq prisonnières étaient enfermées à double-tour dans leur local... Avec les prisonniers sait-on jamais !

Les trois infirmiers allemands affectés à l'hôpital sortaient tout droit des Jeunesses Hitlériennes. Zeller, Wolf et Otto n'avaient pas plus de dix-huit ans chacun. Parlant admirablement le français ils côtoyaient facilement les P.G. et prenaient part à leurs discussions. Mais ils n'oublièrent jamais qu'ils étaient de la « race des vainqueurs » et si parfois la discussion allait trop loin ils entonnaient vite leur Deutschland uber alles. Wolf n'avait-il pas proclamé que, si l'Allemagne perdait la guerre, il viendrait à l'hôpital avec une mitrailleuse et que personne n'en sortirait vivant !... C'étaient peut-être des paroles en l'air, mais avec de tels abrutis par la propagande hitlérienne il fallait s'attendre à tout !

Le premier Médecin-Chef français, assisté d'infirmiers français, fut le Médecin-Capitaine Merle qui fut également le premier évadé du Waldho, suivi de peu par le Médecin-Lieutenant Damazio. Le tunnel qui servit à leur évasion est encore visible.

Se succédèrent comme Médecin-chef : le Capitaine Guinchard, le lieutenant Lesenne, le capitaine Payrau, le commandant Tripier...

La vie à l'hôpital est lente et monotone. La double ceinture de barbelés qui entoure de très près les bâtiments du Waldho laisse peu d'espace vital. Seule une petite « plage » verte, où l'herbe est rare, permet au prisonnier de faire le lézard au soleil. Le dimanche matin, la Messe est célébrée dans le hall de l'hôtel. Le dimanche après-midi tout l'hôpital se rassemble au théâtre où le groupe artistique du Waldho, acteurs et musiciens, donne des spectacles de grande classe. Les matchs de ping-pong et de volley-ball ont également une saine influence sur le moral des prisonniers.

Mais le Waldho, pour ceux qui en furent les hôtes forcés, a un beau titre de gloire. Ce fut la Maison de l'Amitié. Il y eut parfois des heurts sans lendemain et des discussions passionnées, toute communauté en a, mais jamais, pendant les cinq longues années de captivité, on a eu à constater un acte de délation. Tous les pensionnaires surent faire face avec corps contre l'adversité. Pendant les travaux de construction des deux tunnels qui furent entrepris au Waldho et auxquels participèrent de nombreux prisonniers, jamais le moindre indice ne parvint aux oreilles des Allemands. Pourtant ces travaux durèrent de nombreux mois.

Que tous les anciens du Waldho, que tout le personnel sanitaire, le corps médical en tête, soient félicités pour le bel exemple de fraternité humaine qu'ils ont montré face à leurs geoliers.

H. PERRON.

Kommandos corses

Si tous les P.G. français s'étaient montrés aussi tenaces, aussi téméraires, aussi audacieux que les Corses, les Allemands auraient été dans l'obligation ou de les fusiller, ou de les renvoyer dans leurs foyers.

La plupart des P.G. Corses avaient été rassemblés à Offenbourg où les autorités allemandes et italiennes avaient tenté, mais en vain, de leur faire adopter par persuasion la nationalité italienne.

Les Allemands se montrèrent déçus, mais beaux joueurs ils n'insistèrent pas. Ne pouvant laisser les Corses à Offenbourg, en raison de la publicité qui pouvait être faite sur leur refus unanime, ils décidèrent de les affecter dans les stalags avoisinants et notamment au V.B.

Pendant de longues années, les Corses se montrèrent ennemis de tout travail pour l'Allemand, faisant la « Belle » à la première occasion, se faisant porter malade ou sabotant à qui mieux mieux.

Ils firent tant et si bien que le capitaine GOETZ, commandant du Camp de Villingen, décida d'abord de former des Kommandos spéciaux corses, car leur mauvais exemple pouvait gangrener tous les autres K.G., puis d'affecter ensuite des groupes corses dans les

kommandos stationnés près de la frontière suisse, avec le secret espoir de s'en débarrasser.

Les Corses n'en demandaient pas davantage et des kommandos entiers passèrent en Suisse.

A Constance, au cours de l'hiver 1942-1943, une vingtaine de Corses passèrent en territoire helvétique après s'être évadés de leur kommando et avoir franchi à pied, en groupe, le lac fortement gelé.

Dans un autre village, une trentaine de P.G. Corses arrivèrent un beau matin à leur nouveau kommando. Ils passèrent la journée à s'installer ou à faire semblant. Le soir même, colonne par trois (mais oui), ils s'évadèrent et franchissaient la frontière suisse.

Les P.G. Corses d'ailleurs avaient adopté une tactique basée uniquement sur la discipline. S'évadant à trente, par exemple, il était convenu avant le départ que trois ou quatre se sacrifieraient. Ces trois ou quatre P.G. partaient en éclaireurs, conservant entre eux une distance de 100 à 200 mètres environ et faisant le plus de bruit possible à l'approche de la frontière. Ils étaient invariablement arrêtés par les sentinelles espacées elles-mêmes de plusieurs centaines de mètres. Pendant un certain temps, la frontière se trouvait dégarnie et les vingt-six ou vingt-sept Corses évadés pouvaient tranquillement franchir la frontière sans gros risques. Bien entendu, les trois ou quatre sacrifiés étaient désignés pour faire partie du lot qui passerait à la fois suivante.

Sans doute, cette manœuvre ne réussit-elle pas à chaque occasion, mais elle permit à un grand nombre de Corses de se retrouver en Suisse.

Une scène est particulièrement restée gravée dans la mémoire des pensionnaires du Camp central de Villingen.

Les Allemands avaient besoin d'une corvée de trente hommes. Goetz avait ordonné à un subordonné de prendre des Corses. Après une demi-heure, le subalterne n'avait pas groupé plus de quinze hommes. Goetz décida de s'en occuper lui-même. Il se rendit, revolver au poing, dans la baraque réservée aux Corses et s'efforça de faire sortir tout le monde. Il réussit à grouper vingt Corses qu'il laissa sous la surveillance d'un Feldwebel. Il rentra à nouveau dans la baraque pour prendre dix nouveaux P.G. Corses. Il trouva ces dix Corses, mais quand il revint sur les lieux du rassemblement, le groupe de vingt avait fondu et ne comprenait plus qu'une dizaine d'hommes. Le spectacle dura plus d'une heure. Goetz se facha et mit son revolver sur le ventre d'un Corse, qui d'un coup sec, envoya l'arme rouler à terre. Les esprits étaient surexcités ; les Corses se groupèrent autour de Goetz qui préféra s'avouer vaincu et disparaître.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, les Allemands impressionnés par cette attitude résolue ne prirent aucune sanction.

H. PERRON.

La Corrèze accueillante nous offre ses beautés

22 septembre, 13 heures. Gare d'Austerlitz. Le ciel s'est soudain attristé. Il a toute la semaine montré son visage des grands jours, avec un soleil rayonnant, prometteur de futures joies automnales.

Puis brusquement, le dimanche, un orage a tout fait chavirer. Les voyageurs ont sorti gabardines et parapluies et font triste mine, surtout ceux qui, comme nous partent pour un circuit.

Un wagon de première classe, style « Corail », du train 4409, en direction de Toulouse, est réservé à notre groupe et un fanion V-B-X-ABC accroché à une des portières, attire les regards. Le représentant, par délégation, de Voyage-Conseil, en l'occurrence l'ami Géhin, pointe les arrivants.

A 13 h 20 toute la troupe qui participe au circuit Corrèzien est au complet, sauf... notre secrétaire général Maurice Rose et sa charmante épouse... qui arrivent à 13 h 24... Ouf ! Le départ est à 13 h 25 !

Tout le monde s'installe dans le vaste compartiment. On se congratule. On papote... On se penche à la portière pour dire un joyeux « au revoir » à Pierre Ponroy qui a eu la gentillesse de venir nous saluer au départ et nous souhaiter un beau voyage... et lentement le train quitte la gare d'Austerlitz. En route pour la Corrèze.

Le trésorier, Mimile Géhin, distribue des contre-marques pour le contrôle. Un dernier comptage. Tout va bien. Même le soleil essaie timidement une sortie. nous avons un espoir : la météo annonce beau temps au sud de la Loire...

Pourtant les journaux nous ont appris qu'un formidable orage, en fin de semaine, s'était abattu sur le Centre de la France, causant d'énormes dégâts et provoquant même la mort de quelques personnes. Tout cela n'est guère rassurant ! Mais le moral des touristes est au beau fixe... c'est le principal.

Pendant que le train nous emporte à travers une campagne qui se prépare à affronter l'automne, nous passons l'effectif en revue. Nous relevons les noms de : Mme Berchot, Paris ; Mme et Jules Berhaut, Argentré du Plessis (35) ; Mme et Raymond Blanc, Paris ; Charles Brandt, Paris ; Mme et Jean Dallo, Livry-Gargan (93) ; Roger Dumoulin, Paris ; Mme et René Estace, Cherbourg (50) ; Mme et Emile Géhin, Paris ; Mme Gabrielle Godard, Puteaux (92) ; Mme et M. Henry, La Varenne (94) ; Mme et Roger Lavier, Asnières (92) ; Mme et Jo Langevin, Saint-Maurice (94) ; Mme et Robert Lenoir, Breux-Breuillet (91) ; Mme Juliette Moranne, Orléans (45) ; Mme Marthe Michaud, Paris ; Mme et Henri Perron, Deuil-La Bare (95) ; André Pétersen, Bougival (78) ; Mme et Maurice Rose, Rueil-Malmaison ; Mme et René Schneider, Paris ; Mme et J. Boulo, Rennes ; Mme et Armand Ista, Liège (Belgique) ; Mme et M. Naveau-Faucheur ; Mme Vuillecard, La Varenne ; Robert Bénard, Le Pèrux-sur-Marne (94) ; Mme Louis Picot, Paris.

Les Aubrais, Vierzon, Châteauroux, Limoges, Uzerche... et voici Brive La Gaillarde... Tout le monde descend !

Le représentant de Voyage-Conseil, Michel Géhin, nous souhaite la bienvenue. Il sera pendant tout le circuit notre guide avisé et érudit. Les amis venus directement à Brive, par leurs propres moyens, sont là eux aussi. On se revoit avec plaisir. On s'embrasse. On retrouve des amis séparés depuis longtemps... Que de souvenirs remontent à la mémoire... Et c'est avec joie que nous embrassons nos amis : Mme Germaine Baron, Biganon (40) ; Mme et Jules Granier, Bessèges (30) ; André Palisse, Ville d'Avray (92) ; Mme et Charles Wenger, Barr (67) ; Mme et Raoul Bertin, Vrigny (51) ; Mme et Marc Causse, Genolhac (30).

En voisins l'ami Cessac et Mme sont venus nous saluer. C'est avec joie que nous retrouvons nos deux pèlerins du Congrès de Bastia 1979.

Le car est devant la gare de Brive. Michel invite tout son monde à prendre place et... en avant pour Aubazine, où nous devons loger pendant toute la semaine. Aubazine, à 10 km de Brive-la-Gaillarde, à droite de la route qui mène à Tulle, est un joli bourg, situé entre la vallée de la Corrèze et les gorges du Coiroux, qui groupe ses maisons anciennes autour d'une Abbaye renommée depuis huit siècles. Nous descendons tous à l'Hôtel Saint-Etienne du nom du saint patron d'Aubazine. La distribution des chambres se fait rapidement et chacun se hâte d'en prendre possession car les estomacs commencent à crier famine.

Le dîner se fait par tables de huit. Après un potage succulent, une omelette aux cépes de la Corrèze remet les estomacs d'aplomb. Je ne vous dirai pas le reste du menu vous en auriez tous des regrets de ne pas avoir participé à ce circuit.

Mardi 23 septembre :

Petit déjeuner à 8 heures. Départ du car 8 h 30 pour une excursion de la journée dans le Causse.

A 8 h 30 le car emmène toute notre troupe visiter le gouffre de Padirac, sur le Causse de Gramat, dans le département du Lot. Nous prenons le chemin des écoliers « La Corrèze avec ses sites variés, insolites ou sombres, riants ou sauvages, avec ses points culminants d'où la vue s'étend sur les longues chaînes de collines et sur les monts qui barrent l'horizon, est un des départements les plus pittoresques de France » (Victor Forot). Et « La Corrèze », livre édité par l'Union des Syndicats d'Initiative de la Corrèze nous dit :

« Comment le touriste ne serait-il pas justement alléché par les beautés naturelles d'un coin du Limousin dont les sommets arrondis ont juste la hauteur qu'il faut pour faire rêver aux croupes vosgiennes, dont les ruisseaux tantôt murmurants, tantôt cascadeurs, sillonnent capricieusement les châtaigneraies ombreuses, ou s'enfoncent dans des gorges ténébreuses sauvagement burinées ? Comment ne serait-il pas impressionné, d'Eygurande à Larche, par les contrastes entre les hautes landes

piquetées de pinèdes et les opulents paysages du Bassin de Brive ? Et pourquoi ne serait-il pas attiré aussi par ses braves gens, descendants des plus anciennes races connues, et amusé enfin par leur vieux patois, issu de la belle langue « limosine » du XII^e siècle, qui chante si bien, vers Turenne et Beaulieu, les accents du parler de Mireille ».

Nous contournerons Brive et après avoir traversé une campagne bien verte où paissent les belles Limousines, « la meilleure viande de France » (dixit Michel) nous entrons dans le Lot pour arriver au gouffre de Padirac dont l'orifice est situé à 345 m au dessus du niveau de la mer qui, il y a des millénaires, atteignait alors les Monts d'Auvergne.

Michel nous recommande avant de descendre du car, de nous vêtir chaudement car à l'intérieur la température est de 5°, été comme hiver. Nous endossons les gabardines que la pluie nous avait fait prendre au départ de Paris. Elles vont au moins servir à quelque chose.

Le gouffre à rivière souterraine du Puits de Padirac, l'une des grandes curiosités naturelles de la France, est, parmi les plus remarquables cavernes connues, celle dont le type se présente comme le plus complet, le plus varié et le plus impressionnant.

La visite d'une durée d'une heure et demie est sans fatigue car quatre ascenseurs évitent aux touristes la descente et la montée des 455 marches d'escaliers.

La promenade en barque est de rigueur. Cinq barques, conduites par d'habiles nautoniers, nous conduiront sur le bief de la rivière souterraine, pendant environ 750 mètres, au-dessus des fonds variant de 0,50 mètre à 4 mètres, dans un calme impressionnant.

Les barques passent, pour arriver au débarcadère, sous une sorte d'arcade constituée par une énorme masse de stalactites qui descend de la voûte de 78 mètres de hauteur et dont la pointe effleure presque l'eau.

Le débarquement se fait au Lac de la Pluie qui correspond à une dépression de la surface du sol par où les pluies s'infiltrèrent grâce aux nombreuses fissures du calcaire de la caverne.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Un chemin suit la rivière qui s'insinue entre les rochers. Nous l'empruntons. Notre groupe est tronçonné en 3 parties, distantes d'une cinquantaine de mètres les unes des autres. Ceci pour permettre d'entendre distinctement les explications des guides car la voix porte bien. Des passerelles conduisent les visiteurs d'un bord à l'autre de l'immense diacase, avec des vides impressionnants de plus de soixante mètres sous nos pieds. On monte des marches... on descend d'autres marches... on remonte des marches... nous en avons compté plus de 380... mais cela se fait sans fatigue pour nos vieilles jambes, car le spectacle est vraiment grandiose. La descente s'effectue dans un décor dantesque, jusqu'au niveau de l'eau où l'on reprend, en sens inverse, la féérique navigation pour revenir à notre point de départ.

En remontant du fond de l'immense Puits, les yeux, habitués à mieux voir dans la semi clarté, perçoivent les rayons du soleil se jouant dans un morceau circulaire de ciel bleu à travers un brouillard irisé qui s'élève du gouffre, comme d'un soupier infernal.

Dehors, nous échangeons nos impressions. Nous sommes tous d'accord : C'est phénoménal. Amis, si le hasard de vos voyages vous conduit dans cette région, allez visiter le Gouffre de Padirac, comme nous, vous en sortirez émerveillés.

Nous partons déjeuner à Rocamadour, à l'Hostellerie Belle Vue. Excellent menu arrosé de vins provenant des caves du Comte André de Monpesat, le père de l'époux de la Reine du Danemark.

Après déjeuner nous visitons Rocamadour. Les courageux font l'ascension du chemin escarpé qui mène au château. Les moins courageux prennent le car qui les dépose devant le château. Là tout le monde se retrouve. Les uns essouffés, les autres endormis...

Comme chacun sait, la race Limousine produit de belles vaches au poil blond dont la viande est la meilleure de France (dixit Michel) mais il y a aussi les Salers à la robe d'acajou sombre et les lai-

tières hollandaises largement tachées de blanc et de noir. Ceci dit pour égaliser les mérites...

Pourquoi ce paragraphe sur l'agriculture ? Simplement pour vous dire que nous avons quitté Rocamadour et que notre car roule au milieu de la campagne verdoyante où paissent de magnifiques bovins. Nous traversons Saint-Céré d'où parti le « poujadisme » du nom de son fondateur Poujade ; puis nous arrivons à Beaulieu qui est un centre de villégiature très agréable, aux portes de la Dordogne. Elle repose au creux de sa vallée comme un bijou précieux sur la moire verte de son écrin. Nous remontons sur Argentat, bien exposé sur la rive droite de la Dordogne, puis nous traversons la Maronne sur un pont suspendu. Pour le traverser il fallut, par précaution, descendre du car. La manœuvre de franchissement était très délicate et notre chauffeur s'en est tiré remarquablement et a su nous montrer sa maîtrise. Un court arrêt pour admirer les Tours de Merle, formidable enceinte fortifiée dans une boucle de la Maronne où, l'été, se donnent des manifestations de son et lumière, et voici Chastang, magnifique plan d'eau et son barrage servant de retenue aux eaux de la Dordogne. L'ami Palisse qui a participé à sa construction donne tous les détails en connaisseur et chacun est heureux d'avoir l'avis d'un spécialiste. Et c'est le retour à Aubazine à la nuit tombante.

Mercredi 24 septembre :

Ce matin nous partons à 9 h 30. Le car prend la direction de Tulle. Nous laissons derrière nous Aubazine et arrivés à l'entrée de Tulle notre cas s'arrête devant le Monument des Pendus de Tulle, qui rappelle le tragique épisode du 9 juin 1944 où un général SS fit pendre aux balcons des maisons de la ville de Tulle, 99 otages. La ville de Tulle a élevé sur ce terre-plein un Monument aux Martyrs de Tulle victimes de la barbarie nazie. Ce monument en fait se décompose en trois parties : à gauche le Monument principal qui groupe la plus grande partie des martyrs et à droite lui faisant face le reste des victimes sur le Monument plus petit. Entre les deux, le Monument aux Déportés. Tout notre groupe fait face au Monument principal des victimes du 9 juin 1944. Le président Langevin, le secrétaire général Rose et notre délégué pour la Belgique Ista déposent sur la dalle une gerbe aux couleurs franco-belge. Une minute de recueillement en hommage aux victimes de la barbarie nazie. Nous reprenons notre car pour la visite de Tulle.

Tulle a suspendu son nid au milieu des rochers. Seconde ville de la Province d'Aquitaine, Tulle fut avec Brive, la capitale du Bas-Limousin et le resta. Elle devint tout naturellement la capitale administrative du département de la Corrèze. Des quartiers modernes se sont bâtis autour de la célèbre Manufacture Nationale d'Armes, une agglomération. De la gare au centre de la ville, l'avenue Victor-Hugo témoigne de l'effort d'aménagement.

Parallèlement au miroir d'eau de la Corrèze qui la traverse de bout en bout les vieilles rues aux noms pittoresques et aux maisons quadridentaires persistent, tandis qu'au bord de la rivière des rues modernes et commerçantes, des quais spacieux ont surgi.

Nous visitons la cathédrale de Tulle et à l'entrée nous avons la joie de rencontrer notre ami Druillol et Mme qui nous attendaient. Nous espérons que ce rendez-vous aura une suite et que nous reverrons nos amis ne serait-ce qu'à l'Assemblée Générale du 29 mars 1981. Puis tous en cœur nous allons visiter le vieux cloître jouxtant la cathédrale, les rues qui escaladent, ombreuses, étroites, escarpées, la colline dont les noms évoquent le vieux temps : rue des Quatre-Vingts, rue Roc-la-Pierre, rue du Fournivoulet, rue Tour-de-Maisse.

C'est le jour du marché. La place est grouillante de vie. Certains touristes font des emplettes.

A 212 mètres d'altitude, protégée des grands écarts de température par l'écran de ses collines, Tulle jouit, grâce à sa vallée, d'un climat qui l'a fait baptiser « La Cité des nuits toujours fraîches ».

Il est l'heure de retourner à Aubazine où nous attend un somptueux déjeuner, à l'Hôtel Saint-Etienne.

L'après-midi nous restons à Aubazine pour visiter l'ancienne abbaye, fondée en 1135 par Saint-Etienne, de l'Ordre de Cîteaux. Les compagnons de Saint-Etienne étaient donc des moines, à la fois défricheurs et bûcherons, charpentiers et maçons : ils réussirent en une vingtaine d'années, avec de faibles moyens, à doter le Limousin d'un des plus grands monuments du style roman cistercien le plus pur. Si certains bâtiments furent modifiés dans la suite, il demeure au moins des origines une belle salle capitulaire et une splendide église abbatiale dont les chartes attestent la consécration en 1178. Avec ses voûtes en berceau conduisant à un chœur peu profond, la nef, même amputée en 1757 de six travées est pleine de majesté. Des ouvertures ont encore leurs vitraux d'origine, en grisaille, mais l'intérieur s'est enrichi au cours des siècles, notamment du tombeau du Saint fondateur, d'une chasse-reliquaire en émail de Limoges, d'une remarquable série de stalles en chêne sculpté, des armoires ornées de diverses ferrures qui datent du XII^e siècle et qui sont bien à ce titre parmi les meubles les plus anciens de France.

Dans l'ancienne abbaye, occupée actuellement par une congrégation catholique du rite byzantin, les moniales de Théophanie, une sœur de la congrégation nous fit visiter la salle capitulaire et une partie des anciens bâtiments où se remarque entre autres, un couloir avec armoiries de l'abbaye en petits pavés.

Le soir, après dîner nous assistons à une séance de projection cinématographique au cours de laquelle l'organisateur Michel Géhin fit défiler devant nos yeux les beautés touristiques de l'Alsace, de la

Corse et de Paris. Remercions notre ami Michel d'avoir su si joliment agrémenter notre soirée d'Aubazine. Nos amis AUDET et Mme. de Buxerolles (86), sont venus partager notre dîner.

Judi 25 septembre :

Ce sera, ce jour là, l'excursion la plus longue de notre circuit. Nous partons à 8 h 30. Nouveau passage à Tulle et nous suivons la route qui, de lacets en lacets, monte en pente douce vers la Haute-Corrèze et nous pouvons admirer dans la brume matinale la ville qui s'éveille avec son glacis des toits d'ardoise entre les masses de verdure qui l'enveloppent.

Voici Egletons, altitude 645 m avec ses places en terrasses et son rempart millénaire. Cette ville a beaucoup souffert des combats de la Libération en 1944, entre les éléments armés de la résistance et les troupes allemandes. Pas d'arrêt, le temps presse. Notre car file vers Ussel. On aperçoit bientôt, au-delà d'un premier plan de près verdoyants, les toits d'ardoise bleue, groupés autour de la masse robuste de l'église que domine un pyramidal clocher de granit. Nous entrons dans la vieille cité ducale. A l'intérieur de cette cité, les rues sont étroites, bordées de maisons remontant au XVI^e et XVII^e siècle. Ussel est un centre privilégié de tourisme. Sur le promontoire qui domine Ussel se dresse la chapelle de Notre-Dame de la Chabanne. Nous traversons la ville sans nous arrêter car notre temps est minuté et Michel veille sur l'horloge. La campagne environnante d'Ussel est très agréable. Les routes sont ombragées, ce qui est appréciable car je ne vous ai pas encore dit que depuis le début de notre circuit Corrèzien le soleil ne nous a pas quittés. A chaque tournant, le paysage offre un aspect nouveau. Les prairies et les champs alternent avec les bruyères bleues et les bois aux vertes frondaisons. Voici Bourg-Lastic, la dernière commune de Corrèze, avant notre entrée dans le Puy-de-Dôme. Au loin le Puy-de-Dôme profile ses 1463 m au-dessus de l'horizon. Nous traversons la ville d'eau de La Bourboule, sans nous arrêter (toujours l'horaire), puis le Mont-Dore, et nous arrivons au plus haut sommet du Massif du Mont-Dore et du Massif Central, au Puy-de-Sancy (1886 m). Nous nous arrêtons au pied du téléphérique et toute la troupe pénètre dans l'unique buvette pour faire le vide... et le plein. Un arrêt d'une demi-heure. Les estomacs commencent à crier famine. Il est 12 h 30, Michel sonne le rassemblement et nous entamons la descente qui va nous conduire au Lac Chambon où au Restaurant Beau Cottage nous attend un succulent déjeuner.

Après déjeuner, une petite promenade pédestre au bord du Lac Chambon nous permet d'admirer ce magnifique plan d'eau naturel.

Nous quittons le Lac Chambon pour le Lac Pavin, lac volcanique d'Auvergne de forme circulaire, près de Besse-en-Chandesse. Ce lac, dans une cuvette entourée de sapins, ressemble étrangement au lac des Corbeaux dans les Vosges. Une petite halte permet aux touristes de renouveler leur stock de cartes postales et de souvenirs.

Nous entamons le trajet du retour par la Tour d'Auvergne, puis nous suivons la Dordogne jusqu'à Bort-les-Orgues, près du confluent de la Rhue, dans une pittoresque vallée que domine à l'est le plateau de l'Artense et à l'ouest les célèbres colonnades phonolitiques des Orgues de Bort. Les Orgues qui dominent la ville de 350 m sont formées par des coulées de phonolite dont l'extrémité est découpée en colonnes de 80 à 100 m de hauteur, sur une longueur de 2 km. Ces gigantesques tuyaux d'orgues modelés par le temps, sont dus à la formation de fissures de retrait lors du refroidissement de la lave. Nous descendons du car à l'entrée du gigantesque barrage mis en service en 1951 et dont le remplissage est assuré par les eaux de la Dordogne et par la dérivation de la Rhue par une galerie de 14 kms de longueur, qui alimente un groupe à contre pression dans la centrale de Bort.

Après une halte d'une demi-heure qui nous permet d'admirer cet ouvrage monumental qui domine la ville de Bort-les-Orgues, nous continuons notre voyage pour Aubazine en longeant la Dordogne jusqu'à Argentat où elle cesse d'être un torrent pour devenir une vraie rivière. Elle est maintenant dans la plaine. La route est sinueuse, accidentée, traversant des endroits boisés et une campagne teintée du vert tendre des prairies.

A 19 h 30 nous arrivons au terminus de notre étape. L'Hôtel Saint-Etienne nous récupère après un périple de plus de 350 kms. Les jambes sont un peu engourdies et les voyageurs sont heureux de gagner la salle à manger où les attend un repas réparateur.

Vendredi 26 septembre.

Aujourd'hui nous allons dans le sud de la Corrèze. Nous partons à 9 h 30 en direction de Brive. Passée la ville nous traversons le village de Nazareth et nous passons, en plein brouillard, près du château de Turenne. Le bourg a toutes ses maisons ramassées autour de l'enceinte du château. La tour César, du XIII^e siècle, se dresse sur un piton rocheux de 20 m qui émerge du brouillard. Puis à Meyssac nous nous arrêtons pour visiter une poterie. Nous assistons au travail des potiers et aux diverses manipulations de la terre rouge très abondante dans la région.

Puis nous arrivons à Collonges « La Ville Rouge » au caractère moyenâgeux. Cette cité se signale à notre attention par ses vieilles demeures construites avec le grès d'un beau rouge ardent extrait de la région. Le Docteur Paul Faige, président des amis de Collonges nous attend en face de l'église afin de nous faire visiter Collonges. Il sait, par la science du langage et par son amour pour sa petite cité nous faire admirer, ô combien, les architectures des castels de Vassignac, de Maussac, du château Beuge, du château du Martret, de l'hôtel particulier de la Ramade de Friac, manoir de Beauvirie, la maison de la Sirène... Nous sommes tous étonnés de pouvoir contempler dans un si petit espace tant d'architecturales beautés. Et nous comprenons très bien l'amour que porte le Docteur Paul Faige à son étonnante cité. Le Maire-adjoint de Collonges nous accueille à la mairie et nous souhaite la bienvenue. Lui-même est un ancien prisonnier et il est heureux de recevoir dans sa mairie des frères de misère. Le maire de Collonges est M. Ceyrac, le frère du Président des patrons français, lui-même ancien P.G. du X.B. M. le Maire était en déplacement à Paris et ne pouvait à son grand regret nous recevoir lui-même. M. le Docteur Faige fit l'historique de la Mairie de Collonges, une grange d'époque, désaffectée et joliment transformée par les habitants de la cité. M. le Maire-adjoint nous invite à lever nos verres à la santé de tous, au succès de notre circuit et à la ville de Collonges. Nous buvons de cet agréable vin paillé qu'on fabrique ici avec le raisin qu'on a laissé sécher quelque temps sur la paille.

Nous sortons tous émerveillés de la visite de cette petite cité si pittoresque et si accueillante.

Nous retournons sur Brive pour prendre la route d'Objat. Car on nous attend pour déjeuner à Varetz, au Château de Castel-Nevel, où un repas gastronomique doit nous être servi. Vers 13 heures nous arrivons à destination. Le château est un castel fortifié du XIV^e siècle portant cependant la trace de nombreux siècles, qui ont transformé sa construction primitive sur une butte stratégique (rocher à pic au nord et accès aisé au sud). La bâtisse doit dans ses assises remonter aux temps médiévaux.

Castel-Nevel eut parmi ses premiers occupants Geoffroy Hélie, ancêtre des Pompadour, puis Alexandre Lambert, Vicomte d'Aubusson qui s'illustra durant la Fronde au XVII^e. L'ordonnance générale actuelle date du milieu du XIX^e. L'un des derniers possesseurs de cette remarquable châtellerie fut Henry Jouvenel, l'homme politique journaliste et époux de Colette, qui y écrivit plusieurs de ses romans. Dans cet exceptionnel environnement propice à la détente, séjournèrent durant le 1^{er} quart de ce siècle de nombreuses célébrités politiques et artistiques.

A gauche du château proprement dit, un bâtiment abrite une salle à manger aux proportions respectables dans laquelle une immense cheminée rustique nous offre la chaleur de son feu de bois. Le cadre est ravissant. Mais nous n'avons pas le temps de nous extasier car on nous appelle pour l'apéritif, servi dehors sous des arbres centenaires. Le propriétaire du château de Castel-Nevel nous offre un cocktail-champagne qui est ma foi le bienvenu, en même temps que très apprécié.

Pour une fois révélons le menu qui nous fut présenté : Foie gras frais en terrine ; Cuisse de canard confite ; Pommes sautées ; Purée d'oseille ; Salade aux noix ; Plateau de fromages ; soufflé glacé ; Petits fours ; Café. Et le tout servi copieusement.

Les vins : Champagne ; Sauterne ; Cahors.

L'ambiance est formidable. Le cadre est sensationnel. Vraiment Michel Géhin nous a gâtés !

Avant le déjeuner une photo du groupe fut prise sur l'escalier principal du château. Nous espérons la publier dans Le Lien de novembre.

Notre plaque sous l'Arc de Triomphe (suite)

Une nouvelle lettre d'André Esclassans

Le Lien juillet-août 1980, n° 355. Sitôt reçu, sitôt déplié. Et un grand titre : « Bonnes vacances » avec votre signature. Et déjà, saute à mes yeux, par trois fois, mon nom ! Dire mon étonnement, ma surprise... est bien insuffisant ! Aussi j'entreprends la lecture, très attentive, de votre texte. Et tout s'éclaircit : une vieille lettre, de quatre ans déjà, et que vous avez bien voulu publier dans le Lien d'octobre 1976 (n° 314). Je vous disais mon indignation, à la vue d'une plaque de bronze, non loin du Soldat Inconnu, sous l'Arc de Triomphe. J'allais à Honfleur rencontrer un groupe d'Anciens Prisonniers. Et depuis je ne cesse de faire part, aux uns et aux autres, du sentiment d'injustice que j'ai ressenti à la lecture de cette plaque. Notre Honneur de Combattants de la Première Heure, notre Honneur de Prisonniers, de Français... exige une autre plaque.

Vous avez voulu faire votre cette revendication. Vos articles en 1976 et en 1980 en portent témoignage. Mais il est très difficile de faire bouger la « Machine Administrative », m'avez-vous dit à Lourdes, sous la tente, lorsque nous nous sommes ren-

contrés, en septembre dernier. Néanmoins, vous n'abandonnez pas. Mieux, une fois encore, vous faites appel à tous nos camarades.

En février-mars dernier, dans tous les journaux de France, sur toutes les radios un communiqué, d'allure très officielle : « à l'occasion du quarantième Anniversaire des combats de Mai-Juin 1940, et dans le cadre de l'Année du Patrimoine, un Hommage spécial sera rendu aux combattants de la Bataille de France et à ses 120.000 morts ».

J'ai cru... nous avons cru, qu'enfin !...

Aussi, pour donner plus d'éclat et de vérité à cet Hommage, j'ai écrit à l'un des grands quotidiens de France, lu dans tous les pays. Je lui demandais de faire une place, dans ses colonnes, à nos revendications d'A.C., d'A.P.G. Et je citais : une nouvelle plaque sous l'Arc de Triomphe. J'obtenais cette réponse, en style « diplomatique » le 20 mars 1980 : « On verra... à une autre occasion !... ».

Eh oui, je n'ai rien vu venir, en fait d'Hommage aux Combattants de Mai-Juin 1940 — surtout en

Après le déjeuner tout le monde se rend à la piscine du château, qui sous ses frais ombrages et ses parasols nous offre chaises-longues et fauteuils. Des courageux se mettent en maillot de bain : Rose, Bertin et les dames Bertin, Berchot, Géhin et Ista et font trempette sous l'œil admiratif du reste de la troupe.

Nous quittons cet éden enchanteur vers 18 heures et à 19 heures nous étions à Aubazine.

A 20 heures un buffet campagnard corrèzien nous est servi dans la grande salle à manger de l'Hôtel Saint-Etienne. Un petit tonneau de vin de Cahors trône dans un coin de la salle et chacun vient y jouer avec son robinet.

Avant d'entamer les festivités, l'ami Raoul Bertin, nous annonce dans un speech fort bien venu qu'il nous offre l'apéritif au champagne. Cette résolution de fort bon goût est applaudie dans l'enthousiasme général. Les bouteilles de champagne Bertin sont alignées sur les tables ; les coupes sont remplies... A ta santé Raoul !

Le buffet est vite assiégué... Dans tout estomac d'un ancien P.G. il y a un morfalou qui sommeille ! En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire tout est râpé, ratissé, évanoui... La table du buffet n'est plus qu'une morne plaine... Serait-ce Waterloo ? Non, car voici Grouchy, en l'occurrence les serveuses qui viennent renouveler le ravitaillement... Pendant ce temps le robinet du tonneau est soumis à la torture... Il n'arrête pas de pisser, le bougre !... Certains trouvant que c'est trop fatigant de se déplacer à chaque verre viennent avec des bouteilles... Il est vrai que ce vin est du bon Cahors !... Et il y a des connaisseurs à l'Amicale.

Le repas terminé, on recule les tables... on fait le vide au centre de la salle et voici les Troubadours de Tulle, en costumes du pays, qui font leur entrée très applaudie. Derrière le « violoneux », l'accordéon, la quadrille, la vielle et une vingtaine de danseurs et danseuses entrent en cortège.

Les Troubadours de Tulle nous offrent un spectacle de qualité. Chansons et danses se succèdent à un rythme accéléré : Le Cotillon vert, La Bourrée auvergnate, la danse des bouteilles, la Montagnarde, Toine, et les différentes bourrées. Présentation des instruments et des costumes.

En deuxième partie tous les danseurs et danseuses de la troupe des Troubadours font danser, jusqu'à minuit, les spectateurs.

Le circuit se termine sur un vrai feu d'artifice de joie, de danses et de chansons. Il ne pouvait pas choisir une fin plus agréable.

Samedi 27 septembre.

C'est le départ. On fait nos adieux à ceux qui sont venus par leurs propres moyens. On se quitte à regret... car le soleil est toujours là... Mimile désespéré dit à tout un chacun : « Et dire que je n'aurai pas vu la Corrèze sous la pluie ! »

A 9 h 30 on prend le car pour Brive pour la dernière fois... Le personnel du Saint-Etienne aligné sur la terrasse nous fait des adieux émouvants... on agite les mouchoirs... adieu Aubazine et son « canal des Moines »... Aubazine et son ciel bleu...

Brive. Très brève visite dans ses rues piétonnières. Déjeuner au Buffet de la Gare. Le train de Toulouse « le Corail » entre en gare. Nous trouvons, non sans peine, notre wagon. Nous saluons une dernière fois notre ami Michel... Le départ... Le train roule lentement... puis prend de la vitesse... nous roulons vers Paris.

Le circuit corrèzien est terminé... mais le soleil continue de briller comme pour saluer la réussite de ce beau voyage.

Nous adressons nos félicitations à Michel Géhin, chef d'antenne pour la Corrèze de « Voyage-Conseil ». Il a mis à notre disposition toute sa gentillesse et surtout son érudition touristique. Grâce à lui nous avons connu et apprécié la Corrèze. Toujours avenant, prévoyant nos moindres désirs il a su faire de ce circuit une véritable partie de plaisir et une rencontre d'amis. Au nom de tous les participants qu'il soit ici remercié pour son beau travail.

Dans Le Lien de novembre notre ami Maurice Rose, secrétaire général de notre Amicale tirera la quintessence de ce voyage amicaliste.

Les renseignements touristiques sont tirés du très beau livre édité par l'Union des Syndicats d'Initiative de la Corrèze « La Corrèze ».

H. PERRON.

fait d'hommage à nos 120.000 morts —. Si ! Une seule chose, et remarquable, la série d'émissions, à la T.V., de Henri AMOUROUX, durant les mois de mai et juin. Chaque soir, pendant dix minutes, il nous a rappelé qu'elle fut notre vie, au cours des quarante-cinq journées de la Bataille de France.

Et ce n'est pas tout... Voilà que j'apprends, oui, qu'il y a eu substitution, changement... sous l'Arc de Triomphe ! A la sauvette, une autre plaque a été scellée, avec l'inscription suivante : « Aux Combattants sous l'uniforme et dans la clandestinité. Morts pour la France au cours du II^e Conflit Mondial 1939-1945 ».

C'est dit d'une façon assez curieuse, mais satisfaisante : tous nos morts sont inclus dans cet Hommage, ceux qui sont tombés dans les coups de mains, durant la « drôle de guerre » ; ceux de la Bataille de France, ceux que nous avons accompagnés dans les cimetières, près de nos stalags, de nos kommandos, de nos hôpitaux, et qui n'ont pas connu le 8 Mai 1945, et la joie du Retour.

Merci, M. H. PERRON, pour tout l'effort que vous avez fourni. Il n'a pas été vain !

Le 3 septembre prochain, avec les Représentants de toutes les Associations d'A.C., d'A.P.G., vous allez

(Suite p. 6)

Notre plaque sous l'Arc de Triomphe (suite)

vous retrouver sous l'Arc de Triomphe, et honorer le Soldat Inconnu de la Grande Guerre, associé à nos morts de notre Guerre, de notre Captivité. Tous sont morts pour la France, pour la Liberté...

Après, approchez-vous de la Plaque, et voyez ce qu'il en est exactement : Y a-t-il vraiment une nouvelle Plaque ? une nouvelle Inscription ? vous nous en parlerez dans un prochain n° du Lien.

Avec tous ceux que vous rencontrerez, ce jour-là, vous allez, sans doute, établir une liste commune de revendications. Entre autres, maintenez celles qui touchent à notre Honneur. Par exemple :

- le droit à la parole, à « la Tribune libre » de la T.V. 3^e Chaîne. Ce qui nous a toujours été refusé, sans doute au nom de la Liberté ;
- le droit à un ou deux « Dossiers de l'Ecran » de la T.V. 2^e Chaîne. Ici aussi refus maintenu, alors qu'actuellement de bons livres — et vrais, surtout — ont paru et continuent de paraître, sur ces sujets qui nous tiennent tant à cœur : les combats de Mai-Juin 1940, la Captivité.

Et déjà un grand merci pour tout ce que vous pourrez entreprendre en ce sens.

Ma reconnaissance aussi, pour votre rôle dans notre association, dans notre journal Le Lien.

Pendant un an, j'ai vécu au stalag X B, employé aux douches... avant de partir pour les stalags VI F, VI J, et divers kommandos, tous placés dans la Rhur.

Quand je serai à la retraite, peut-être j'entreprendrais d'écrire mes mémoires de prisonnier. Le Lien pourrait en profiter.

Pour le moment, je m'occupe de quatre maisons de santé et d'une communauté religieuse. Ce qui me laisse très peu de loisirs... juste le temps de parcourir les divers journaux de prisonniers et d'écrire quelques lettres.

Abbé André ESCLASSANS,
Aumônier d'Aufréry,
31130 Balma.

— o —

Merci à notre sympathique correspondant de sa longue et belle lettre. Nous sommes en mesure de lui donner les renseignements qu'il désire.

Au cours de la manifestation du 3 septembre 1980 à l'Arc de Triomphe, à laquelle assistait une forte délégation du Comité Directeur de l'Amicale, notre secrétaire

général Maurice ROSE, avait été chargé, par notre Rédaction, de vérifier si les renseignements, obtenus par notre ami ESCLASSANS, concernant la plaque sous l'Arc de Triomphe, étaient conformes à la réalité.

Notre secrétaire général n'y a trouvé que l'emplacement. Cette plaque avait été effectivement scellée près des autres plaques, mais elle a été retirée. Ce qui fait qu'il n'y a plus rien. L'hommage aux Morts de 39-45 n'a pas encore sa place sous l'Arc de Triomphe. Notre ami ROSE, très au courant de ce qui se passe dans le monde Ancien Combattant, prétend que cela ne saurait tarder. Mais tout de même ce retrait nous paraît inquiétant. Il apporte une fois de plus la preuve que depuis la Libération nous ne sommes pas très en cour auprès de ceux qui dirigent la politique française. Que de combats nous avons dû livrer pour obtenir la Retraite d'Ancien Combattant... Que de temps s'est écoulé avant qu'une loi nous accorde la retraite à soixante ans, tellement de temps que les plus âgés d'entre nous n'ont jamais pu la toucher ! Depuis de longues années nos amis Belges avaient obtenu satisfaction. Mais en France cela semblait impossible. Pourquoi ? De temps en temps, le Pouvoir nous lançait une parole aimable. Ce devait être suffisant, selon lui, pour calmer notre soif de revendications. Car, tout de même, nous représentons une force électorale assez impressionnante... On l'a bien vu quand de Gaulle, d'un trait de plume, avait supprimé la retraite du combattant, même à ceux de 14-18. Devant la levée de boucliers, impressionnante par son ampleur, le Pouvoir dû revenir sur sa décision. Il rétablit la retraite des anciens de 14-18 et nous fit l'aumône de fameux 36 francs, à nous les A.C.P.G. de 39-45... C'était certainement le meilleur gag mondial de l'après-guerre. Les jeunes d'entre nous n'ont pas connu cet épisode hilarant... Tant mieux pour eux !

Les broutilles que nous obtenons, après force réclamations, sont la preuve que nous ne sommes pas encore dans le collimateur. Aussi, cher ami ESCLASSANS, il faut s'armer d'une forte dose de patience et... attendre. Nos dirigeants ont attaché le grelot... ils n'arrêteront de le secouer que lorsqu'ils auront obtenu satisfaction. Ce n'est pas pour leur contentement personnel... mais comme le dit ESCLASSANS : pour rendre Hommage à nos 120.000 morts. Alors, il faut faire vite !

H. PERRON.

— o —

Il me faut donc donner une suite à la lettre que je vous écrivais fin août. En effet, j'ai devant moi le numéro de septembre de « Le P.G. C.A.T.M. » de la F.M. des C.P.G. et à la page 9, je lis :

« Plaque Commémorative : A la suite des démarches de la Fédération et de diverses autres associations, l'apposition d'une plaque commémorative de la guerre de 39-45 avait été envisagée par le Secrétaire d'Etat et les départements ministériels compétents. Malheureusement, cette apposition était prévue à la place d'un ex-voto à la mémoire des combattants de la Résistance et de la Libération 40-45. Ce qui ne pouvait être admis par aucune des associations du monde combattant.

Devant la protestation exprimée par la Fédération, par l'U.F.A.C. et par de nombreux autres groupements, le Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants nous a assuré qu'un autre projet plus satisfaisant était à l'étude ».

Qu'en retenir ? Bien sûr, il y a retard sur la mise en place, sous l'Arc de Triomphe, du témoignage que nous avons accompli notre devoir, tout notre devoir... avec les faibles moyens qui avaient été mis entre nos mains. Mais il y a aussi d'excellentes choses dans ce texte :

- Nous ne sommes pas seuls à réclamer Justice pour tous ceux qui ont quitté leur foyer dès septembre 39 à l'appel de la Patrie,
- pour les 120.000 morts de Mai-Juin 1940,
- pour nous, les Prisonniers, qui avons toujours conscience d'être derrière les herbelés, des mobilisés,
- pour ceux de nos camarades qui n'ont pas connu la Joie du Retour, victimes de la maladie, des bombardements, des sévices...

La F.M. des C.P.G. et l'U.F.A.C. s'associent à notre effort ; d'autres groupements, sans doute...

De plus le Secrétaire d'Etat aux A.C. a pris en main toute l'affaire et se propose même de nous donner entière satisfaction.

Tout cela nous laisse espérer que, d'ici quelques semaines, nos vœux seront réalisés.

Et vous pourrez, vous-même, nous le confirmer dans l'un ou l'autre des prochains numéros du Lien.

Et avec joie, je vous redis mes sentiments de profonde Amitié.

A. ESCLASSANS.

N.D.L.R. : Notre ami l'Abbé A. Esclassans est très optimiste. Il prévoit la pose de cette plaque dans quelques semaines... Nous avons l'habitude des promesses ministérielles... et leurs réalisations s'étalent sur plusieurs mois voire plusieurs années... Mais pour la Plaque, nous veillerons.

COURRIER DE L'AMICALE

Nos amis Roger et Madeleine LAVIER, ont passé de belles journées ensoleillées au pied du Mont Blanc, aux Houches pour préciser. Ils emmagasinent des stocks d'air pur pour l'hiver parisien et n'oublient pas ceux qui sont restés dans la capitale. Leur bon souvenir à tous et principalement aux anciens du 605.

Nos amis Pierre PONROY et Mme, ont délaissé la Côte d'Azur, Cannes et ses fleurs pour faire la tournée des popotes. Ils sont allés saluer le doyen de l'Amicale notre grand ami BURNEL dans sa retraite de Ste-Barbe-sur-Gaillon. Ils y étaient rejoints par nos amis CADOUX et Mme de Louvilliers-Les Perches (Eure-et-Loir). Inutile de dire qu'il y avait de l'ambiance. L'ami CADOUX est maintenant fin prêt pour tourner la valse, à l'endroit comme à l'envers. Tout va bien. Puis nos amis PONROY ont continué par la Mayenne où ils ont rendu visite au Maire de Bais, notre ami CHAUVEAU. Tous ces anciens des X adressent à l'Amicale leurs bons souvenirs et toute leur amitié.

Notre ami Charles WENGER, de Barr, ancien aumônier protestant du stalag VB, nous adresse, de passage à Villingen, le message suivant :

« Cette carte à l'occasion d'un passage en ce lieu mémorable où il ne reste rien du camp et où la Waldkaserne s'est rajunie dans ce milieu de casernes où les « nôtres » sont maîtres actuellement.

« La ville, dont le centre est piétonnier est resté le même, s'est agrandie et on ne s'y reconnaît plus. La nouvelle Poste à côté de la Gare, des ponts nouveaux pour la circulation active. Le Waldhotel géré par des sœurs protestantes pour un centre de retraite. Ai Cherché « notre » coin de cimetières, disparu ! Il y a un lieu réservé aux militaires étrangers où 3 croix portent 1939-1945 et quelques dalles aux noms polonais ou yougoslaves où j'ai pu me recueillir en pensant à ceux qui ne nous ont pas suivis à la Libération.

« Ai retrouvé un ex-gardien (B. SCHULER) qui m'a rendu des services ainsi qu'à Germaine. Sa femme aussi est au cimetière, GOETZ est toujours là, mais mal en point paraît-il. J'ai renoncé à le visiter.

« Avec mon meilleur souvenir... ».

Et la carte et signés par Charles et Germaine WENGER qui seront parmi nous en Corrèze.

Notre secrétaire général Maurice ROSE et Mme, font la tournée des plages de Normandie, en particulier celles du débarquement, avec des anciens P.G. allemands dont la ville allemande est jumelée avec celle de Ruell-Malmaison. L'ambiance est sympathique, et les journées sont bien remplies. Entre anciens P.G. il n'y a pas de frontière.

Nos amis Lucien GAUDRON et Mme sont de fameux globe-trotters. Les voici maintenant qui explorent le Grand Canyon au Colorado et qui nous adressent de cette étonnante contrée leur amical souvenir.

Une carte de notre ami Raymond BECKERT, de Nancy, est en vacances dans le Haut Valespir, à Arles-sur-Tech dans un pays, dit-il, où il fait toujours beau et au climat très bon pour la santé. Amical bonjour à tous les camarades du VB.

Une carte de nos amis canadiens Marcel et Simone BERNARD, de Vancouver, qui nous demandent : « A

quand un voyage P.G. au Canada ? Vancouver... Les Rocheuses... » Nous espérons les avoir parmi nous à l'Assemblée Générale de l'Amicale le dimanche 25 mars 1981, dans le cadre merveilleux de la Chesnaie du Roy où Simone a une danse à terminer.

Une carte du dynamique animateur des Anciens d'Ulm, notre ami Lucien VIALARD, qui de Nice, nous envoie toutes ses amitiés : « Séjour agréable, très ensoleillé (le veillard !), soleil radieux après un violent orage... la Grande Bleue + 25°... j'y maintiens la forme. Amical souvenir à l'Amicale et fidèle pensée aux présents VB-X ABC. Au premier jeudi de septembre... car je prolonge le séjour ici... »

Nous comprenons les hésitations de notre Lulu, car, passé la Loire... C'est pourquoi les rentrées sont tardives... et à l'Opéra-Provence ce n'est pas la grande foule qui se pressait autour des tables... 22 dont 2 de Ulm... Va falloir battre le rappel Lulu ! Toutes mes amitiés.

Une carte de notre ami Raymond DOUCET, Foyer Logement, Ch. 24, Boulevard Max-Dormoy, 19100 Brive, qui nous envoie un cordial bonjour de Mende (Lozère) où il est chez un camarade ex-P.G. qui était avec lui à Lahay (Hanovre) au kommando 1374 pendant 2 années et qu'il avait rencontré en 1966 lors du Pèlerinage des Prisonniers à Lourdes. Il adresse son bon souvenir au Président LANGEVIN et à toute l'Amicale.

Les Gorges de l'Ardèche, le Pont d'Arc... c'est une belle promenade faite par les amis Yvone et Jules GRANIER, accompagnés du Président LANGEVIN et de Mme, et qui profitent de l'occasion pour nous adresser leur cordial souvenir et nous rappeler qu'ils seront des nôtres pour le circuit corrézien où beaucoup d'amis vont se retrouver.

Notre ami Maurice DRUON, de Grenoble était de passage à Paris pour l'annuelle cérémonie de la Flamme à l'Arc de Triomphe pour Flandres-Dunkerque 40, le 5 juin 1980. Il a rencontré notre ami Pierre PONROY avec lequel il a passé une bonne journée parisienne. Il adresse à tous les Amicalistes et en particulier aux anciens des X son amical souvenir.

Notre ami CASTIGNEROL Henri, Rizaucourt 52330 Colombey-les-Deux-Eglises nous écrit : « Voici enfin que je me décide à vous envoyer un mot de grand merci, d'abord pour le dévouement que vous prodiguez afin que cette camaraderie d'anciens prisonniers subsiste encore depuis 35 ans... Puisse-t-elle continuer encore longtemps.

« Très heureux d'avoir assisté au pèlerinage à Lourdes des A.C.P.G. l'an dernier (un an déjà !) et souhaite, comme beaucoup d'autres que des pèlerinages semblables puissent avoir lieu dans l'avenir, en pensant aussi, bien sûr, aux difficultés des organisateurs. Mais je voudrais ajouter combien est vivifiant toutes ces rencontres à tous points de vue, bien que n'ayant trouvé aucun de mes anciens camarades prisonniers.

« Que sont-ils devenus ceux des kommandos 850, 318, 1209 ?

« Faisant partie d'une section A.C.P.G. de Colombey, dans ma résidence de retraite, j'ai prêté Le Lien à un de mes camarades Jean VOILQUIN, de Biernes, et j'ai vu que Le Lien n'était pas un vain mot puisqu'il a donné

des renseignements sur certains camarades de son kommando.

« Je joins à mon mandat de réabonnement 50 F pour la C.S. ayant depuis peu ma retraite d'A.C.

« A tous les anciens de la classe 35 des 69^e et 174^e R.I.F. je leur dis un fraternel salut, et à vous tous chers camarades A.C.P.G. je vous adresse toutes mes amitiés ».

Nous remercions notre ami CASTIGNEROL de son geste généreux pour notre C.S. et le félicitons de son promptitude à régler sa cotisation 1981. Nous l'avisons qu'il recevra en décembre trois carnets de Bons de soutien réglés par son chèque de 50 F. Les Bons de soutien servant à alimenter notre Caisse de Secours. Et nous espérons que les anciens des kommandos 850, 318 et 1209 se feront connaître.

Notre ami POUEVIGNE, de Pradons, a fait le voyage en Allemagne avec l'ami DUCLOUX et ça a été du tonnerre ! ...sauf le temps, mais pendant ces huit jours ils ont vécu dans une chaude ambiance P.G. que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Tout a été parfait... ils ont vu de belles villes et de beaux paysages... A refaire !

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P. G. Waldhotel, V B)

Propriétaire récoltant

Manipulant
VRIGNY, près de REIMS

Vente directe
Renseignements sur demande

Notre ami Paul ROBAGLIA, 70, rue Fesh, 20000 Ajaccio n'est pas content après son préposé qui lui a rendu tourné Le Lien, rue de Londres, en spécifiant sur la bande « n'habite pas à l'adresse indiquée » alors qu'il a toujours habité à cet endroit. Notre ami Paul a dû remettre les choses au point car Le Lien ne revient plus !

Notre ami Paul, le sympathique chauffeur du car des Anciens d'Ulm lors d'un Congrès à Bastia, nous promet qu'il viendra faire un tour à Paris, au 46, rue de Londres, un prochain jour. Pourquoi pas lors de l'Assemblée Générale du 25 mars 1981 ? Nous serions heureux de te revoir ami Paul.

Notre ami COMBES Jean-Marie, Moulin Gau, Peyrin 81660 Pont-de-L'Arc, se plaint de n'avoir pas reçu Le Lien du mois d'août 1980. Peut-être fait-il erreur. Car Le Lien d'août est jumelé avec celui de juillet et ne fait qu'un seul journal. Au cas où il n'aurait pas reçu le n° 355 (juillet-août) nous lui avons adressé un nouvel exemplaire car il tient à rester dans les rangs P.G. comme il l'a toujours fait.

Notre ami **COLOMB Roger**, 16, Bosquet du Parc, Boigny-sur-Bionne 45800 St-Jean-de-Braye, adresse à tous les amis qui se sont évadés avec lui et qu'il a perdu de vue depuis : **LAGARDE** interprète du kdo qui habitait rue depuis : **LAGARDE**, **REMY**, **ARDRIZZINI**, **ESCURIEUX**, **PATTE**, **LABORDE**, **CANDESSUS** et tous les autres **RICHOMME**, **ROBERGEOT**, etc. « En passant, dit-il, un amical bonjour à Georges **HURET** qui m'a permis de me retremper dans nos souvenirs ».

Notre ami **PONCET Noël**, 12, rue Thévenon, 42400 St-Chamond, nous félicite pour : « l'admirable présentation de notre journal Le Lien » (Merci et ses compliments vont aussi à notre imprimeur). Il renouvelle son appel à tous les anciens du kommando 1237 à Brème. Il serait bien étonnant qu'il n'y en ait pas un, dit-il, dans notre Amicale. Il y en a, mon cher **PONCET**, il y en a. Et ce simple appel va les faire surgir de l'ombre où ils se placent actuellement.

Notre ami **René SCHROEDER**, notre vice-président, a quitté sa résidence de province pour regagner Paris avec la vice-présidente et la digne représentante de la famille **SCHROEDER** d'Ajaccio qui ne quitte pas facilement ses papy et mamie. L'ami René a retrouvé le 46, rue de Londres, dès son arrivée. Au cours de son séjour il a retrouvé nos amis **BERTIN**, à Vrigny. Une occasion pour décapiter une « roteuse » et visiter les caves.

Notre ami **Charles BRANDT**, membre du Comité Directeur, a rendu visite à notre ami **LEBRUN**, de Foug, qui lui a remis, pour remonter le moral des bénévoles, une bouteille de mirabelle. Merci à l'ami **LEBRUN** de son geste généreux et sympathique. Nous trinquerons à sa santé ainsi qu'à la prospérité de l'Amicale.

Nos amis **MATEO**, de Beaucaire, n'ont pu être des nôtres pour le circuit corrézien. La cause en est à l'incertitude du temps pour la récolte des fruits qui ne s'annonce pas merveilleuse. Tous nos regrets de ne pas avoir avec nous ces sympathiques amis très dévoués.

CARNET NOIR

Notre ami **BRETTE René**, 4, Bd Sérurier, 75019 Paris, a la douleur de nous faire part de décès de Mme **BRETTE René** son épouse.

Les obsèques se sont déroulées dans un petit village ardéchois en toute simplicité.

A notre ami **BRETTE**, à sa famille, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Mme **Gabriel PENGREACH**, 21, rue François-Couperin, 24100 Bergerac, a la douleur de nous faire part du décès de notre ami **Gabriel PENGREACH** décédé le 4 septembre 1980 à Limoges.

A Mme **G. PENGREACH** et à sa famille, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Mme **Jean BURGER**, 32 A Mail des Charmilles, 10000 Troyes, a la douleur de nous faire connaître le décès de notre ami **Jean BURGER**, à l'âge de 80 ans, le 9 août 1980.

Notre ami **Jean BURGER** était un fidèle amicaliste depuis la fondation de l'Amicale.

A Mme **Jean BURGER** et à sa famille, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

CARNET ROSE

L'animateur du kommando 604, notre ami **Maurice MARTIN**, de Poitiers, s'est vu décerner, une neuvième brisque, le 6 septembre 1980. En effet, ce jour là, une jolie petite **Florence** a vu le jour, à Sevran (93270). Tout le monde se porte bien.

Félicitons papa et maman ainsi que les grands-parents **Maurice** et **Huguette**, tous joyeux, et adressons nos vœux de bonne santé et de bonne et longue vie au nouveau petit 604.

Nos vœux de bonheur au petit chérubin, félicitations aux heureux parents qu'ils partageront avec **Jean** et **Germaine BATUT**, dans la joie et le bonheur d'être grands-parents du nouveau-né.

BOITE AUX LETTRES

Merci aux fidèles camarades et amis des « jolies cartes », souvenir d'un séjour de vacances, témoignage de sympathie et d'amitié.

Pierre et **Marie COURTIER** : En Bretagne, sous un ciel gris... mais toujours aussi belle, avec leurs amicales pensées.

André et **Gaby BALASSE** : Le circuit organisé par **DUCLoux** fut parfait... seulement le temps l'a été moins. Après **Hambourg**, la **Baltique**... retour par **Ulm**. Que de souvenirs ! Très amicales pensées.

De **Brienne-le-Château** (Aube), **Jules MAR-CHAND** et **Gustave WAUTELET** en visite chez **André ANTOINE** ont eu la pluie à leur arrivée, mais le beau temps, par la suite : un séjour merveilleux... Nous adressent leur fidèle souvenir.

D'Emile LEGRAIN, de Taminis : un bonjour affectueux de cette « merveilleuse Bretagne » avec tout le charme de **Trégastel**.

De **Quimper**. Nos amis **OUIRA** et **Rose CAUDAN** sous un ciel capricieux flânent dans la cité du **Roi Gralon**, où le charme de la capitale de la **Cornouaille** reste fidèle au passé.

« En promenade pour visiter les Châteaux de la Loire. **Chenonceaux** c'est merveilleux, nous dit **Géo RIBSTEIN**, de **Belfort**. En espérant vous revoir bientôt ».

Nos amis **SENECHAL**, en famille, **Yvonne VES-CHAMBRE**, **Gisèle JACQUET** dans l'Essonne, restent fidèles à l'Île-de-France, à son calme, à son charme, loin du bruit — seulement celui de la pluie — mais après le sombre orage, vient le soleil doré. Avec toutes leurs amitiés.

En « Occitanie », **Marcel** et **Aline BELMANS** (Bruxelles) sur le chemin du retour font halte à

St-Jean-du-Gard, enchantés de leur séjour et du site **Cévenol**. Ils ont retrouvé **Jules** et **Simone GRANIER** autour d'un copieux repas à l'Hôtel de l'Oronge, où j'ai tant regretté de ne pouvoir m'y joindre que par la pensée. Avec leurs fidèles souvenirs.

Les suivant de peu, le **Président LANGEVIN** et **Mme** à leur tour retrouvaient nos amis **GRANIER**. Ont fait une belle promenade dans les gorges de l'Ardèche, par un soleil magnifique. Avec leurs bonnes amitiés.

De **Gibraltar** nos amis **André ANTOINE**, de **Brienne-le-Château**, excursionnent sur le « Rocher historique » et adressent aux anciens d'Ulm un amical souvenir du « sommet du Rocher ».

Julien et **Ginette DUEZ**, à **Lescheraines**, de belles éclaircies, mais une bise qui fouette le visage, mais donne la forme. Quel plaisir d'avoir un mari qui bricole !

Roger et **Paulette REIN** (Dordives)... après un périple aux U.S.A. rédigent leurs impressions et doivent nous les réserver dans les colonnes de ce journal pour le plus grand plaisir de tous.

Le **Père DERISOUD**, de **Marlioz**, espère toujours sur les visites à son presbytère des camarades de passage dans sa belle Savoie, car sa porte est toujours ouverte aux pèlerins. Nous lui adressons notre respectueuse et fidèle sympathie.

Emile et **Andrée GRESSEL**, du « Col des Arravis » contemplent la belle chaîne des Alpes avant de retrouver **Anney** et son beau lac. Très fidèles pensées.

De **Dordives à Bellegarde (Loiret)** ce n'est pas si loin. Quelle agréable journée chez nos amis **FAUCHEUX**, à l'ombre du Château... et quel plaisir de me retrouver entre amis, avec **REIN**, **FAUCHEUX**. Une « seule » manquait à cette journée : notre fidèle **Aimée YVONET** — mais qui n'était pas oubliée — et que nous espérons revoir bientôt. Une grosse « bise » en attendant.

Amical souvenir de **Jean** et **Germaine BATUT**, d'**Alvignac** : « Bien courtes vacances mais tout le plaisir de nous revoir bientôt ».

Lucien VIALARD, Ancien d'Ulm.



Tous les vacanciers sont maintenant rentrés, après un beau séjour ensoleillé, car si juillet n'a pas donné toutes ses espérances, les mois d'août et septembre furent dans l'ensemble appréciés, surtout dans le Midi et le Sud-Ouest. Tout notre monde est heureux de retrouver son « chez soi » et de revoir à nos premiers jeudis camarades et amis.

Au premier jeudi de septembre seules **Mlle CROUTA** et **Mme MORANE** représentaient les **Ulmistes** sur un effectif de 22 convives. La rentrée, à cause du soleil qui persistait à paraître, était, pour certains d'entre nous, repoussée. Ah, ces retraités !

N'oubliez pas le jeudi 6 novembre pour la reprise définitive à l'Opéra-Provence. **Dîner facultatif** mais tout le plaisir et la joie partagés dans une ambiance sympathique et si cordiale.

Vous aussi **Mesdames**, venez, « bronzées » et plus souriantes que jamais, animer ces repas auxquels vous apportez tout votre charme et votre gentillesse.

A bientôt.

CARNET BLEU

Un petit **Christophe** est né le 4 juillet, chez **Pierre** et **Madeleine LARCHE**.

ÉVASION

L'ampleur des problèmes posés par l'impression d'être vaincus, laissait à ceux que le sort avait envoyés en captivité trois solutions possibles afin de les résoudre : la résignation, le sabotage ou l'évasion. La première étant celle acceptée par le gouvernement de la défaite, celle de la facilité, ne pouvait nous convenir parce que beaucoup d'entre nous, même sans penser à la tâche imposée à l'Angleterre, ou qui pouvait paraître trop lourde, cherchaient déjà le moyen de surmonter au nom du droit, sinon au nom de la civilisation, les faits inexorablement imposés comme par une erreur de l'Histoire. Malgré la surprise dont furent aveuglés la plupart d'entre nous au juin tragique de 40, nous nous souvenons aujourd'hui, pour le plus grand bonheur de notre conscience, après l'avoir considéré comme le plus haut devoir de notre vie, de n'avoir pas désespéré et de n'avoir jamais eu foi dans la croyance de l'irréparable.

Au début je n'ai pas envisagé comme une nécessité immédiate de m'évader. Je pensais qu'une autre tâche plus obscure et plus dangereuse aussi, afin d'alléger celle de ceux qui tenaient encore des armes de combat, était de porter dans le sein vivant de l'ennemi le bacille pathogène d'une volonté opposée à la sienne, mais aussi toujours plus exigeante. Ce fut presque un soulagement quand un jour, embarqué dans un train, je vis passer la frontière allemande. Qu'on me pardonne cette insulte au sentiment au courage de la résistance : j'aurais souffert de détruire chez nous et peut-être hésité ; dussent mes destructions desservir grandement l'occupant. En Allemagne, c'est avec la volupté d'une espérance passionnée que j'ai contribué peut-être à détruire maille à maille une part du drapeau toujours trop vaste que l'armée germanique promenait à travers le monde, jusqu'à ce que des mains crispées par le courage ou par la haine n'en tiennent plus qu'une hampe ridicule et régnant sur sa seule ombre — jusqu'à ce qu'une meute joyeuse ensorcelée de liberté reprenne à la bête traquée le sang qu'elle avait bu dans des lieux éternels.

... Un souvenir sourit dans ma mémoire : un tas d'obus pêle-mêle gisant dans la cour d'une usine en attendant la refonte parce qu'ils étaient mal calibrés.

Ce souvenir c'est le butin vengeur des trois premiers mois si durs de la captivité. Quelques jours après avoir vu avorter par la faute d'un autre prisonnier une tentative de départ, je fus muté dans une fabrique de chaussures travaillant pour la Wehrmacht.

Les mois se suivaient, les années tombaient du calendrier comme des écrans donnant à l'idée de la victoire toujours un peu plus de clarté jusqu'au jour où il n'en resterait plus un seul entre notre patience et sa venue, où sa présence resplendirait de la forme que nos mains cherchaient à lui donner — que notre cœur déjà connaissait — que notre esprit avait toujours définie.

Dans l'usine de chaussures, ma machine, que je laissais ronger ce qu'elle avait pour mission de fabriquer, chantait aussi en sourdine un air de victoire.

Un jour je dus quitter mon usine. Je savais déjà qu'un Allemand, au moins mon contremaître, avait vu clair dans mon jeu. Dès cet instant, perdu pour perdu, il fallait redoubler le sabotage, en faire le plus possible jusqu'au jour où le devoir n'aurait plus rien à me demander. J'avoue que la surprise fut plutôt agréable quand un gardien étant venu me chercher au travail m'annonça ma mutation dans un kommando de culture. Je me serais attendu à un autre genre de punition !

J'avais déjà connu l'attente fébrile devant un barreau scié, devant une porte descellée, angoisse plus grande encore que nul ne surgisse. J'avais connu la prison, la faim, le froid, le serment rageur « de ne plus jamais remettre ça », avec au bout d'une semaine l'impatience de recommencer.

Je devais connaître tout cela plusieurs fois encore mais, hélas ! je n'ai jamais vu se lever une aurore au sud du Rhin, ni la croix blanche des cantons de légende, mais toujours à nouveau l'araignée noire accrochée à sa tache de sang et balancée dans le même vent que la France respirait peut-être le lendemain.

Je suis resté sept mois au camp des évadés de **Ludwigsburg**, avec la faim pour hôtesse, la saleté pour

compagne et la conviction d'en sortir un jour pour aller plus loin, pour éussir... Comme il était léger le fusil que je portais en rêve, et comme l'herbe des prairies allemandes était douce au pied infatigable du conquérant gaulois, attentive la Forêt Noire aux chants de la liberté...

Le 1^{er} février 1945 nous partîmes à seize dans un Kommando naturellement disciplinaire à **Stuttgart**. Nous y sommes restés dix-huit jours, le temps de fourbir nos aiguilles aimantées et de dessiner nos cartes. Le 19 février, à 11 heures du soir, cinq hommes se couchaient dans le local des K.G. Les onze autres allaient consommer vers le sud leurs noces merveilleuses avec la nuit.

Mon compagnon se nommait **Jacques Pallu**, nom d'emprunt. Un jeune du S.T.O., un requis comme on disait alors. Déjà évadé au titre civil, il avait connu à **Sarrebruck** les méthodes si persuasives des apôtres noirs d'**Himmler**. Le vrai **Pallu**, car il existe, avait dû être rayé de la liste des protégés de la Wehrmacht pour le motif majeur d'évasion réussie. Mon compagnon doit sans doute la vie à cette chance. A nouveau évadé comme civil, il avait pris l'uniforme et l'identité de cet élu des dieux et, étant repris, avait dû à cet heureux précédent d'échouer à **Ludwigsburg** où l'on pouvait vivre, plutôt qu'en quelque **Dachau** où l'on pouvait mourir. Nous logions à **Stuttgart** dans une pièce ouvrant au fond d'un corridor, au quatrième étage de la moitié restant encore debout d'un immeuble visité de combles en fond par les bombes américaines.

Au milieu de ce corridor, une cloison en brique percée d'une porte construite pour des siècles et enrichie de verrous et de cadenas nous interdisait le libre accès de l'escalier. Les gardiens couchaient au troisième étage de ce bâtiment parfaitement sonore car aucun bruit de pas ne leur échappait. Chaque mètre et demi, environ, une fenêtre du corridor donnait sur une cour encombrée de gravats et de vitres cassées ; les fenêtres de notre partie étaient consolidées avec des barreaux et décorées de barbelés. Il fallait donc, après avoir supprimé le tout, franchir le mètre et demi nous séparant de la première fenêtre libre au-dessus de quatre étages de vide et de là passer dans la moitié du corridor accédant à l'escalier.

(Suite p. 8)

ÉVASION (suite)

Nous partions, selon la composition des troupes, par deux ou par trois. Pallu et moi partions les derniers ! Je n'ai jamais connu angoisse plus grande qu'en entendant mes camarades danser une sarabande sur les vitres cassées de la cour et en même temps un gardien au troisième étage dont les bottes semblaient me marteler le cœur.

Puis la poignée de mains silencieuse aux cinq restants, le glissement des chaussettes sur les marches, le bruit des objets métalliques dans nos poches, les vitres cassées dans la cour, le schupo passant juste dans la rue, les pas que nous faisons, lents sur les pavés de Stuttgart et gigantesques pour aller vite, les rues montantes, l'abri que l'on creusait au détour de l'une d'elles, et à l'entrée duquel veillait un schupo, le « Gute nacht » lancé au passage et, suprême ironie, le « Gute nacht » flegmatique du schupo, la marche interminable parmi les kilomètres de ruines détachées en ombres immenses dans la nuit, puis la forêt à deux heures du matin où nous avons dormi merveilleusement seuls ; tout passe aujourd'hui devant mes yeux comme des instantanés pris au long de toute une vie.

Au jour nous suivîmes les forêts et les collines en touristes jusqu'à Esslingen. Dans la journée nous avions rencontré des vigneron et échangé quelques banalités sans éveiller en apparence dans ces lents esprits souables le moindre soupçon ! Au soir nous prenions, sans billets, un train de voyageurs presque vide à Esslingen pour une petite gare située à 25 km où dans un grand triage travaillaient des « requis » et des prisonniers russes. C'est chez ceux-ci que le hasard nous envoya.

Ils nous ont offert une merveilleuse cigarette d'on ne sait trop quelle sciure et indiqué un wagon citerne au milieu d'un train de marchandises partant pour Ulm. Nous avons eu droit pendant 80 km à un prodigieux concert de ferraille sonore et de boulons dévissés.

Par malheur nous échouâmes à Ulm en pleine ville et affamés par le grand air...

Un premier essai de sortie dans la ville nous fit perdre dans un dédale de rues où nous n'apercevions que des soldats allemands à qui les uniformes même arrangés ou agrémentés de foulards de couleur pouvaient paraître suspects à 3 heures du matin. Nous rejoignîmes une extrémité de la gare, en attendant le jour sur les banquettes rembourrées d'un wagon de 1^{re} classe stationné près d'un butoir.

Quand le jour se leva, un mirador nous éblouit : dans le filet du compartiment où nous avions dormi, se trouvaient une veste et un pantalon de travail de teinte rouille. Mon camarade qui n'avait rien d'un civil avec sa capote bleue, se hâta de l'enfiler. Hélas ! nous étions occupés à ajuster le pantalon, quand un bruit de pas pesants et mal éveillé ébranla le silence glacial du wagon ! Quelqu'un venait... nous étions transis d'angoisse. Les pas s'arrêtèrent au milieu du wagon. La porte du compartiment voisin du nôtre s'ouvrit en grinçant et tandis que nos cœurs recommençaient à battre, nous entendîmes comme le bruit d'un poêle que l'on charge avec application. Je risquais un regard par le petit carreau situé au-dessus de la banquette et vis un employé de la Reichsbahn fort occupé à allumer un petit fourneau. Mon compagnon prit ses sabots à la main et sortit par le couloir, tandis que j'enjambais la fenêtre pour éviter de faire du bruit sur le plancher avec mes chaussures craquantes.

Dehors, autre émotion : un employé brillamment chamarré décrochait des lanternes du butoir. Le culot nous sauva : « l'Morgen, schonfleissig ? — ... Ach, man muss ja ». Nous étions dans la rue. Un regard, dix, cent regards à l'admirable cathédrale qu'il fallait fuir... Le pont sur le Danube beaucoup plus gris que bleu et, contre toute attente, nous passions sans encombre dans Neu-Ulm.

Sur l'indication d'un Français matinal, reconnu au hasard des rues de la ville, nous rejoignîmes un camp de S.T.O. travaillant chez Magirus où nous restâmes deux

jours. La veille de notre départ nous dinâmes d'un nombre respectable de stamm dans plusieurs restaurants parmi des soldats allemands avec qui une secrète volupté nous poussait à parler. Le lendemain matin nous étions sur la route de Memmingen.

Nous marchâmes un bon moment avec un charretier qui s'arrêtait à Ay à une dizaine de km de Ulm. Nous savions qu'il y avait là une filiale de Magirus. Nous nous donnâmes comme des S.T.O. rejoignant cet atelier. Mais, arrivés là, le charretier nous indiqua le chemin de l'usine. C'était l'impasse, car Ay était allongé sur la droite de la route et à gauche s'étendait un village dont j'ai oublié le nom et dont les dernières maisons touchaient un bois. Je prétextai une paresse bien compréhensible pour des S.T.O. car enfin « nous préférons commencer le travail l'après-midi que dès notre arrivée ». L'Allemand sourit et pensa qu'au fond nous avions bien raison. Malheureusement entre les dernières maisons et le bois il y avait une petite rivière que nous ne pouvions franchir. Et du côté opposé, à 100 mètres, au delà d'un champ, il y avait une petite gare d'où un employé nous regardait. Je le vis avec effroi enfourcher un vélo et venir vers nous. Je lui expliquai la même chose qu'au charretier. Notre paresse dut être bien persuasive car il n'insista pas et se contenta de nous indiquer que l'atelier de Magirus était à Ay, de l'autre côté de la route d'Ulm, à 800 mètres. Force nous fut d'y aller. Comment en effet continuer en plein jour sur une route où passaient des militaires ?

A Ay nous pénétrâmes dans un café et après nous être bien restaurés grâce aux cartes données par les S.T.O. d'Ulm, nous nous demandions vraiment comment sortir de ce guépier, le bistrot m'ayant appris que précisément les travailleurs français mangeaient chez lui.

Les Américains nous sauvèrent : un bruit de moteurs commença à ronronner et les sirènes retentirent. J'expliquai à notre hôte l'urgence de courir vers le bois à 100 mètres mais qui remontait vers le nord. Le naïf approuva et nous le saluâmes en promettant de revenir à midi.

Nous marchâmes dans ce bois très longuement prolongé au nord et qui, au bout de 3 ou 4 km, s'incurvait à l'est où il rejoignait entre Ulm et Ay la route où nous avions si gaiement marché le matin même.

La fatalité sembla encore nous barrer la route sylvestre : dans une trouée nous aperçûmes l'avant d'un camion précédé de l'arrière d'un autre. Une reconnaissance m'apprit qu'il s'agissait d'une allée forestière où des dizaines de Magirus militaires tout neufs étaient entreposés. Personne, apparemment, ne les gardait.

Ayant décidé de ne plus marcher que de nuit, nous résolûmes de dormir jusqu'au soir chacun sur une banquette. Il faisait très froid. Avant de partir, je laissai un mot de remerciement à la Wehrmacht pour l'excellent abri que ses camions nous avaient offert. Je dois ajouter aussi que les chauffeurs d'une demi-douzaine d'entre eux auront eu l'occasion de réciter une fameuse tirade de jurons avant de faire remorquer leur camions jusqu'à l'atelier de réparation.

Notre évasion ne fut plus alors pendant plusieurs jours qu'une pénible marche dans les nuits glaciales de février, sur le plateau bavarois, avec de beaux coups d'œil de temps à autre, comme ces sapins du domaine d'une école forestière, merveilleux sous le clair de lune, ou l'église du hameau de Roggenburg avec ses deux immenses tours et l'extraordinaire allée de chênes multicentenaires que nous suivîmes en contournant l'agglomération.

De Weissenhorn avec ses vieilles maisons, à pignons, sa lourde porte et la grange où nous avions dormi, enfoncés dans le foin, jusqu'à ce que des Ukrainiens nous réveillèrent, un souvenir attendri me reste pour la petite Russe, si gentille, qui nous donna son casse-croûte et revint le soir nous en apporter un autre, accompagnée d'un Polonais silencieux et grave porteur d'un pain entier.

Des collines boisées, coupées de vallées marécageuses, nous menèrent jusqu'à Krumbach où nous pas-

sâmes quelques heures dans un commando de prisonniers grâce à de charmants camarades et contre le gré de quatre autres qui pensaient égoïstement à l'éventualité d'une ronde du gardien. Elle se produisit du reste, mais comment un Allemand penserait-il à regarder sous les lits quand ses K.G. sont impeccablement fixés au garde à vous et le local balayé ?

Sur la carte, la route n'est pas très longue de Krumbach à Mindelheim, mais en évasion les kilomètres prennent souvent d'étranges libertés avec l'angle inscrit sur la boussole. Là non plus la ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court d'un point à un autre, mais pour d'autres raisons que celles invoquées par Einstein.

Une nuit nous approchions d'une ferme isolée dont la cave devait bien receler des trésors, et peut-être les vaches seraient-elles assez avisées pour se laisser traire sans éveiller tout le canton. Mais un chien hurleur nous commanda le prompt demi-tour. Un bois s'étendait vers le nord. Notre échec nous força à nous y réfugier et c'est encore un temps précieux qu'il nous fallut perdre et un kilométrage que nous dûmes à regret multiplier.

Quand nous aperçûmes le clocher de Mindelheim, nous marchions depuis 24 heures avec pour toute nourriture le rêve de fabuleuses gastronomes. Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi, alors que quatre biscuits de guerre avaient toujours été le maximum de nourriture qu'il me soit possible de prendre journalièrement en évasion, à cette dernière tentative, le grand air me donnait un si féroce appétit !

Une bavaroise étendait dans un pré de petits tas de fumier. Au fond du panorama nous devinions les ruines de Mindelburg qui appartient peut-être à la légende.

Nous ne pouvions aller très loin avec notre faux car, par ailleurs, les sabots de mon camarade cachaient les blessures ouvertes de ses pieds et quant aux miens, gonflés par le froid et la fatigue, ils saignaient dans mes chaussures trop petites et décosues. De plus, nous avions tous deux un furoncle à l'avant-bras gauche déjà très douloureux et qui devait quelques jours plus tard faire l'objet d'une intervention chirurgicale dont lui et moi portons encore la trace.

L'heure était venue de jouer notre va-tout.

J'allai à la paysanne bavaroise, lui expliquai qui nous étions et qu'un réconfort alimentaire était devenu nécessaire. La vérité m'oblige à dire qu'elle courut chez elle et nous apporta à chacun une épaisse tartine beurrée... L'Allemagne n'est pas seulement atroce !

Notre liberté avait bu toutes les chances. Une grappe d'espoirs avait des fruits mûrs à notre soif d'espace. Mais nous avions mordu le dernier grain.

Dans le ciel mauve et gris se consumait le froid soleil d'hiver.

Il ne restait plus sur les collines sombres que les arbres exacts que le givre endormait peu à peu comme un narcotique dans la brume montante. Puis, au-delà, le chemin deviné de notre volonté toute enrichie de futur et mutilée de nos blessures.

C'est en gagnant les bois qui devaient camoufler notre marche douloureuse vers Kempton que nous nous trouvâmes nez à nez avec un Posten !

La chance, lasse, ne vint pas cette fois au secours de l'audace.

Mon ami était à bout de force. Je voulu fuir seul. Mais le fusil dont j'avais tant rêvé était déjà chargé dans les doigts de l'ennemi.

Une fois de plus, la Suisse, la France s'éteignirent.

Entre le monde et nous se referma la porte d'un cachot.

Jacques DAVIGNON.

Objectifs... Pour 1980

Nos objectifs à atteindre avant la fin de l'année sont clairs et précis.

Les problèmes suivants doivent être absolument réglés... Ils devraient déjà l'être... Ils sont URGENTS... TRES URGENTS.

1) Revalorisation des pensions et de la retraite du combattant, par l'application, par le Gouvernement, comme promis, des conclusions MAJORITAIRES (les deux tiers des membres de cette commission (parlementaires, Anciens Combattants) contre un tiers les représentants de l'Administration), à savoir un rattrapage MINIMUM et accepté par les A.C. dans un but de conciliation et de civisme de 14,26 %.

2) 8 Mai : jour férié comme le 11 novembre : par le vote à l'Assemblée nationale d'un texte de loi souhaité presque UNANIMEMENT par les députés de tous bords et déjà voté par le Sénat à l'unanimité. Ce texte de loi ne peut venir à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale par suite d'une opposition farouche du Gouvernement et cela à plusieurs reprises.

3) Retraite professionnelle anticipée : par un décret accordant à nos camarades ayant pris leur retraite professionnelle à un taux dégressif avant le 1^{er} janvier 1974 étant donné qu'ils ont dû le faire par suite de maladie et pour la plupart après 5 ans de captivité.

4) Pathologie de la captivité : la preuve des maladies dites à « évolution lente » découlant de la captivité quels que soient les stalags, les kommandos mais provenant des conditions de traitement : âge, endroit, travaux imposés, logement, soins, etc. Cette pathologie reconnue permettant à de nombreux camarades de pouvoir déposer leur dossier de pension.

Ce sont nos principaux problèmes pour lesquels TOUT SERA FAIT afin que leur règlement soit obtenu AVANT LA FIN DE CETTE ANNEE... C'EST IMPERATIF et sans aucune possibilité de retard.

Tout sera fait sur le plan national par nos Associations nationales, tous nos camarades doivent agir dans leur département auprès de leurs parlementaires sans qu'il soit questions de démagogie ou d'idées politiques.

Un seul mot d'ordre : AGIR, AGIR avec volonté et détermination PARTOUT et PAR TOUS.

Marcel SIMONNEAU.

Le livre « HISTOIRE DE LA CAPTIVITE »

Une vente-signature, par le professeur DURAND, de l'ouvrage « L'Histoire de la captivité », aura lieu le **Vendredi 12 décembre 1980 de 14 heures à 17 heures** au siège de l'U.N.A.C., 46, rue de Londres, 75008 Paris.

Tous les Amicalistes y sont fraternellement invités. Prix du livre, pris sur place : 150 F.

En regardant la télé

Je suppose que vous avez regardé, sur TF 1, dans le cycle Bourvil, après la diffusion du film « Arnaud » les séquences des différents films tournés par cet irremplaçable artiste, des extraits de ses nombreuses interviews dont l'une en particulier qui fait l'objet de mon intervention.

En effet, au cours de cette interview, Bourvil raconte un de ses premiers films « Pas si bête ». Je suis persuadé que les amis de Sandbostel qui étaient à ce moment là devant le petit écran, ont, comme moi tressailli, lorsque Bourvil évoquait ce film tiré de l'œuvre d'un jeune auteur-comédien Paul VANDENBERG.

Ce nom nous ramène à ces années noires où des camarades s'ingéniaient, pour nous éviter le cafard, à créer des distractions dans l'enceinte du camp. Parmi ces camarades et ces amis que nous ne pouvons oublier il y avait notre Paul Vandenberg, qui après la Libération nous a quittés en pleine jeunesse et les Contesse, Danzavillières, Marco Behard dont je viens d'avoir des nouvelles et les regrettés Jean Morel notre ancien trésorier, et Paul Vandermech... et combien d'autres disparus en pleine jeunesse.

C'était le vrai temps des copains. Malgré la tragique situation de l'époque l'évocation de ces noms nous ramène à nos jeunes années et le regret de ne pouvoir les applaudir que dans nos cœurs.

H. STORCK.

41998 - Sandbostel.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB-X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1980

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne